

**Mémorial**  
**de**  
**Saint-Cloud**  
**1959**

ÉDITÉ PAR LA SOCIÉTÉ AMICALE  
DES ANCIENS ÉLÈVES  
DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE DE SAINT-CLOUD  
(Supplément du Bulletin de Saint-Cloud de Mai 1959)



## Léon CAHEN

*Professeur d'Histoire à l'Ecole*

*de 1924 à 1937*

Né le 25 juillet 1874, à Epinal (Vosges) ; Marié, père de deux enfants ; Agrégé d'Histoire (8<sup>e</sup>) 1897 ; Docteur ès Lettres, Paris, 1904 ; Officier d'Académie, 1909 ; Officier de l'Instruction publique, 1919 ; Chevalier de la Légion d'Honneur, 1933 ; Etudiant libre, en Sorbonne ; Délégué au Lycée Henri-IV, un mois en 1897 ; Délégué au Lycée Lakanal, un mois en 1898 ; Professeur agrégé au Lycée de Laon, 1898-1901 ; Boursier à la Sorbonne, 1901-1903 ; Professeur au Lycée Montaigne, 1903-1904 ; Professeur au Lycée de Reims, 1904-1907 ; Professeur au Lycée Buffon, 1907-1908 ; Professeur au Lycée Condorcet, 1909-1919 ; Maître de Conférences à Besançon, 1919-1920 ; de retour au Lycée Condorcet, 1920-1926 ; Congé d'inactivité, 1926-27 ; Reprend ses cours au Lycée Condorcet en 1927 et, à partir de 1929 est nommé professeur d'histoire de **Première Supérieure** aux Lycées Condorcet et Lakanal ; Il y terminera sa carrière universitaire, le **30 septembre 1937** ; (Admis à la retraite par arrêté du 26-5-1937) ; Nommé Professeur honoraire du Lycée Condorcet par arrêté du 27-12-1937 ; Décédé en 1944.

**C'**EST à la demande de ses anciens élèves de l'Ecole de Saint-Cloud, que je viens réparer une injustice commise bien malgré moi à l'égard d'un de leurs maîtres et de mes plus chers amis. Il était naturel que la mémoire de Léon Cahen fût honorée par ses collègues à la Sorbonne ou à la Société d'Histoire moderne ; l'agitation consécutive aux journées de la Libération ne l'a pas permis, et c'est pourtant le 14 août 1944 qu'il fut victime d'un accident survenu dans l'escalier d'une pauvre auberge perdue dans l'Ardèche, où, au terme d'un effrayant calvaire, il s'était réfugié pour trouver quelque protection à la persécution antijuive dont il était menacé. Pauvre Léon Cahen, si frêle, si myope, abandonné sur les durs chemins d'un misérable exil, et qui mourut à la veille de cette Libération qu'il avait tant espérée, c'est une des images les plus tra-

giques qui est évoquée à mon esprit, quand je lui oppose la carrière, pleine de réussites scientifiques que lui avait réservées l'existence jusqu'au jour où Léon Cahen fut entraîné dans le terrible drame subi par la patrie.

Fils d'un inspecteur général des mines, qui bénéficiait d'une grande autorité morale dans la région de Nancy, il était né le 25 juillet 1874 à Epinal, mais renonce aux études mathématiques qu'avait pratiquées son père pour se donner à l'histoire. Agrégé dans cette discipline en 1897, il devait l'enseigner au lycée Montaigne, aux lycées de Reims et Buffon et au lycée Condorcet où, à partir de 1929, il fut nommé professeur de première supérieure. Il avait cependant commencé à réunir une importante documentation sur le philosophe et le girondin qu'avait été Condorcet, et, en 1904, il passait son doctorat ès lettres avec succès. Léon Cahen avait non seulement retracé la vie révolutionnaire de l'ami de Madame Roland, mais il avait dû exposer l'œuvre et je dirai même l'action encyclopédique de Condorcet, qui, jusqu'à sa mort tragique, a été tout entière paradoxale, mais orientée vers le progrès humain. Mais de ce progrès, Léon Cahen n'était-il pas un fervent adepte, quand, à ses cours lycéens, il ajouta un enseignement à l'École de Saint-Cloud, où il devait joindre à sa spécialité d'histoire révolutionnaire, une connaissance poussée de l'histoire anglaise. Il devait, dans la collection Colin, consacrer un livre excellent sur l'évolution des institutions anglaises, de sorte qu'à côté du nom d'Elie Halévy, le nom de Léon Cahen fut d'ordinaire prononcé par ceux qui voyaient dans les mœurs politiques britanniques une leçon pleine d'enseignement même pour la démocratie française.

Mais Léon Cahen n'a pas été qu'un brillant professeur, le créateur de collections historiques en collaboration avec M. Ronze et M. Follinois, un pédagogue de grande classe, excellent à construire et à corriger les leçons des apprentis-historiens. Il a été, comme secrétaire de la Société d'Histoire Moderne, une des figures françaises des plus typiques, et son dévouement a su rattacher à l'historiographie nationale des courants variés qui ont fini par se soumettre à l'influence scientifique et pédagogique de notre pays. Je me souviens en particulier de son action auprès des maîtres de l'école historique belge, Pirenne et Van Kalken en tête, et je reste persuadé que plus d'un de ceux-ci aurait su, mieux que moi, rédiger la notice qui lui est vouée.

Sans ambition, il ne devait faire dans l'enseignement supérieur qu'un court passage à la faculté des lettres de Besançon, et il revint à ses grands élèves de Paris et de Saint-Cloud, qui

constituaient son milieu pédagogique normal et où il avait débuté en 1924. Le 26 mai 1937 il était admis à la retraite et nommé professeur honoraire le 27 décembre 1937.

Avait-il prévu le drame français de 1940 ? C'est possible. Mais cet homme qui avait une femme charmante et des enfants grandis à son image, ne prévoyait certainement pas les horreurs que le nazisme devait apporter au monde, à un monde qu'il avait conçu selon les lois de la raison et de la justice. Je regrette infiniment, au cours des tristes années qui virent tant d'amis frappés par les hitlériens, de n'avoir pu garder avec Léon Cahen les relations que j'avais conservées, par exemple, avec son coreligionnaire Hauser.

Je souhaite seulement qu'une partie des sentiments que j'ai éprouvés pour Léon Cahen aient pu trouver leur expression dans cette notice modeste et vraie, comme il était lui-même, et que, parmi ses élèves de naguère, se maintienne le souvenir d'un homme qui a su faire son métier de bon historien pour le bénéfice moral et intellectuel de ceux qui l'ont eu comme maître.

Georges BOURGIN,  
Directeur honoraire des Archives de France

\*  
\*\*

**B**IEN ingrats serions-nous, anciens élèves de M. Léon Cahen, si le vœu exprimé par M. Georges Bourgin — à qui nous sommes bien reconnaissants d'avoir rédigé cette Notice — n'était pas réalité profonde. Car le terme : Maître mérite d'être attribué à M. Cahen dans son acception la plus forte, impliquant respect pour la valeur scientifique de l'enseignement et affection appelée par les grandes qualités de l'homme.

Nul d'entre nous n'oublie ces leçons projetant une lumineuse clarté sur les divers aspects de l'histoire d'Angleterre. Il avait su nous communiquer un peu de sa passion pour l'étude de ce pays et les problèmes du Commonwealth. Certains de nos camarades ont préparé l'Agrégation d'Histoire et ont eu la bonne fortune que figure à leur programme l'Histoire d'Angleterre. Ils ont reconnu qu'ils avaient tiré grand profit de leur « Cours Cahen de Saint-Cloud ». On comprend le regret exprimé par un ancien professeur de l'École — Historien lui-

même — « que ce grand historien Léon Cahen, après avoir rédigé le livre : « L'Angleterre au XIX<sup>e</sup> siècle », n'ait pu mettre à exécution son grand projet d'une « Histoire d'Angleterre » qui eût été sans doute un chef-d'œuvre ».

Grâce à sa connaissance parfaite de la langue anglaise, il lisait un grand nombre d'études et de revues anglaises et américaines. Son enseignement en était très enrichi. Et comme il apportait grande attention à suivre de près les travaux de ses collègues de l'école historique française, il renouvelait la présentation traditionnelle de certaines questions. C'était au temps où paraissaient, à un rythme assez rapide, les remarquables ouvrages de la Collection : « L'Évolution de l'Humanité ». Nous étions frappés par la capacité de travail de ce spécialiste d'Histoire Moderne. Car il nous faisait bénéficier notamment des livres relatifs à l'Antiquité de cette grande fresque historique qu'est la synthèse d'Henri Berr.

En effet sa curiosité d'esprit se manifestait dans tous les domaines de l'Histoire. Et son érudition était vaste. Ne venions-nous pas d'apprendre, peu avant l'examen, qu'un membre du Jury avait indiqué, parmi nombre d'autres questions d'oral possibles, une qui nous inquiéta : « Zwingle et sa Réforme ». L'un de nous pria M. Cahen de bien vouloir nous donner au cours suivant un plan détaillé sur ce Réformateur. Mais aussitôt — sans préparation spéciale — il nous traita cette question avec une précision et une maîtrise qui firent notre admiration.

L'analyse du Caractère des grands acteurs de l'Histoire et l'étude des motifs et mobiles de leur action, le mouvement des idées, l'évolution des Civilisations nous étaient présentés avec tant de profondeur et de finesse que l'Histoire rejoignait alors la Philosophie. De nombreuses Revues en France, en Angleterre, en Italie s'honorèrent de sa collaboration. Et un historien de la classe d'Albert Mathiez la rechercha aussi.

Sa générosité de cœur se traduisait notamment par la sympathie avec laquelle il étudiait tous ceux qui, « Figures de Proue » ou groupes d'hommes, ont provoqué de grands courants d'idées généreuses ou réalisés des créations heureuses pour l'Humanité. Il formulait toujours avec une infinie délicatesse les remarques appelées par nos exposés. Et il apportait le plus grand dévouement à nous être utile. Et que d'élèves et d'anciens élèves, traversant des moments difficiles ou pénibles, ont trouvé appui et réconfort auprès de lui. « J'ai perdu mon Père alors que je n'avais que dix-sept ans et je ne m'en suis jamais consolé » confiait-il un jour. Il fut frappé au cœur par le tragique accident d'alpinisme qui lui enleva son fils, étu-

diant en Médecine. Ces épreuves l'avaient rendu encore plus sensible et compatissant. Il est digne de remarque que tous les anciens de Saint-Cloud qui m'ont écrit au sujet de cette Notice ont exalté sa bonté. « La vigueur critique de son esprit était tempérée par une grande bonté et ces deux qualités firent de lui un Maître éminent » note l'un. « Je garde de M. Cahen un souvenir très reconnaissant pour sa grande indulgence et sa bonté », écrit Francillon Aimé et nous savons combien Paul Francillon — que nous avons perdu — l'aimait aussi... comme nous tous. Le deuxième camarade décédé de notre petit groupe de la Section Histoire de notre promotion : Jean Butez écrivait peu avant sa disparition : « M. Cahen a droit à notre reconnaissance. Il nous aimait bien et nous avons apprécié son intelligence et son dévouement. »

Lorsque nous avons appris les tragiques circonstances de sa fin, nous nous sommes tous sentis douloureusement atteints.

M. Cahen s'était attiré la haute estime de plusieurs Historiens tant français qu'étrangers. Le regretté médiéviste Louis Halphen l'avait confirmé au cours d'un entretien avec l'un de nous. Et l'Académicien André Siegfried, au courant de l'intention de notre groupe de rendre hommage à la mémoire de M. Cahen, écrit : « Je pense de Léon Cahen tout le bien que vous en pensez vous-mêmes. »

Ces quelques lignes expriment de façon imparfaite la déférente gratitude affectueuse envers un Professeur au souvenir toujours cher. Elles auront cependant atteint leur but si elles donnent à nos Camarades des quinze promotions l'occasion d'évoquer dans toute sa richesse l'attachante personnalité de notre ancien Maître.

R. BAUBÉROT.  
Promotion 1924

Eugène DARMOIS, de l'Institut

(1884-1958)

*Professeur de Physique à l'École*

*de 1928 à 1937*

**M.** Eugène Darmois était né à Eply (Meurthe-et-Moselle) le 10 avril 1884. Ancien élève du Collège de Toul et du lycée de Nancy, il fut reçu en 1903 à la fois à l'École Polytechnique et à l'École Normale Supérieure. Il opta pour cette dernière et fut reçu brillamment à l'Agrégation en 1907. Agrégé préparateur, docteur ès sciences en 1910, maître de conférences à Rennes, il fut, après un passage de quelques années dans une société privée, mobilisé en 1914 comme sergent d'infanterie puis comme officier. Blessé, il fut rappelé en 1917 au laboratoire de chimie de guerre dirigé à l'École Normale par L.-J. Simon.

Démobilisé, il fut appelé à la Faculté des Sciences de Nancy en 1919, puis, en 1926 à la Sorbonne où il accéda rapidement à la chaire de Physique. Enseignement qu'il ne devait quitter que pour la retraite, en 1957. Il était membre de l'Académie des Sciences depuis 1951.

Durant cette longue période, M. Darmois développa une activité scientifique d'une exceptionnelle fécondité. « Chercheur de grande classe », auteur d'« un grand nombre de Mémoires... qui constituent sans aucun doute la plus importante contribution expérimentale à la théorie des solutions », « habile expérimentateur, excellent théoricien, il fut aussi un maître

incontesté ; de nombreux professeurs de nos facultés lui doivent leur initiation à la recherche et lui gardent un souvenir reconnaissant ; plusieurs de ses élèves occupent d'importantes situations comme directeurs de grands laboratoires industriels... Son dévouement s'est manifesté également dans de nombreux autres domaines, à la présidence de nombreuses sociétés : Société chimique de France, Société Française des Electriciens ; il fut Secrétaire général de la Société Française de Physique pendant treize années ; depuis 1957, il faisait partie du Comité d'Action scientifique de la Défense Nationale. Dans de nombreuses conférences, en France et à l'étranger, il a apporté le fruit de ses méditations et de ses recherches ; dans un grand nombre d'ouvrages et de mises au point il a fait profiter les chercheurs de sa solide érudition. Sa robuste santé, son inlassable activité, laissaient entrevoir pour lui une longue vieillesse consacrée à la Science ; il n'en aura rien été. Atteint il y a un peu plus d'un an par un mal implacable dont ses intimes n'avaient pas entrevu la gravité, il devait être admis en septembre à l'hôpital Saint-Antoine et, malgré le dévouement inlassable des médecins, il s'éteignait dans la nuit du 4 au 5 novembre 1958. Tous ceux qui, comme moi ont suivi sa carrière scientifique depuis ses débuts, mesurent l'étendue de la perte que vient de connaître la Science Française ».

Les extraits ci-dessus de la notice consacrée à M. Darmois par son confrère G. Ribaud (comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences, n° 20, 17 novembre 1958) donnent un aperçu de la valeur scientifique et du rayonnement universitaire exceptionnels du maître disparu.

M. Darmois avait accepté de donner à l'Ecole de Saint-Cloud un cours de Physique qu'il assura de 1928 à 1937. Nos camarades scientifiques de cette époque peuvent évoquer le souvenir de l'excellent enseignement de ce grand savant qui fut aussi un grand professeur. C'est parce que de tels maîtres ont bien voulu, dans le passé, s'intéresser à nos élèves, que notre Ecole a pu, par progrès continus, atteindre le niveau d'études qui est devenu le sien aujourd'hui.

Que Madame Darmois — qui au laboratoire de Physique d'enseignement de la Sorbonne a su accueillir avec bienveillance tant de nos élèves — veuille nous permettre de nous associer à son deuil et agréer, ainsi que tous les siens, l'expression de notre respectueuse sympathie et de la reconnaissante fidélité qui sera gardée dans cette maison à la mémoire de M. Eugène Darmois.

## Jean-Eugène BAILLY

(1876-19 )

*Promotion 1894 — Sciences*

LE courrier que nous adressions à notre ancien nous est revenu l'an dernier avec la mention « Décédé ». J.-E. Bailly figurait sur nos listes comme Inspecteur Divisionnaire honoraire du Travail. Il s'était retiré à Tours, 1, rue Alfred-de-Vigny.

Nous avons essayé en vain de recueillir quelques détails sur la vie et la mort de notre camarade. Voici, du moins, pour que sa mémoire ne soit pas complètement perdue, son curriculum vitæ, tel qu'il apparaît dans les Annuaires de l'Amicale.

J.-E. Bailly était né le 13 avril 1876 à Alligny-en-Morvan (Nièvre). Il fut élève-maître à l'École Normale de Varzy, puis exerça comme instituteur dans la Nièvre en 1893-94. Reçu à Saint-Cloud en 1894, il en sortit deux ans plus tard avec le C. A. à l'Enseignement du Travail manuel et fut appelé aussitôt à la direction de l'École annexe à l'École Normale de Limoges. On le retrouve ensuite professeur à l'École Normale de Périgueux, en 1898, puis Inspecteur départemental du Travail à Bar-le-Duc (1902), Chartres (1907), Angoulême (1909). Il y était encore, vraisemblablement, en 1926. L'annuaire de 1936 le donne comme Inspecteur divisionnaire du Travail et de la Main-d'Œuvre, à Tours.

Par la suite J.-E. Bailly ne se signale à nous que par sa silencieuse et exemplaire ponctualité à verser la cotisation de l'Amicale.

Tout cela laisse deviner une personnalité faite de sérieux et de discrétion. Qu'il soit ici salué une dernière fois avant de disparaître dans le grand anonymat des générations mortes.

H. C.

## André BAZIN

(1918-1958)

*Promotion 1938 — Lettres*

L'UN de nous vient de mourir, qui était certainement l'un des meilleurs d'entre nous — un grand homme, si le grand homme est celui qui aide les hommes de son temps à prendre conscience d'eux-mêmes et à mieux se réaliser — mais d'abord un homme (« Il est difficile d'être un homme ». Malraux) par la finesse et la rectitude de l'intelligence, par la haute et secrète culture, par la générosité et la grandeur du caractère masquées sous les dehors d'une parfaite gentillesse.

Il s'appelait André Bazin. Il n'avait que 40 ans. La mort l'a pris au moment précis où s'accomplissait en lui la plénitude du talent, où, la maîtrise atteinte après vingt ans de labeur, il allait réaliser les grandes œuvres décisives de la maturité.

Il était né à Angers le 18 avril 1918. Par l'Ecole Normale de La Rochelle et la 4<sup>e</sup> année de Versailles, il s'achemina vers Saint-Cloud où il entra en 1938. Mobilisé en 1939, il regagna l'Ecole dès 1940. C'était « un garçon déjà maigre et un peu voûté », au vaste front, aux yeux lumineux dans un visage émacié. Animateur d'un groupe **Esprit**, il laissait deviner, sous une apparence douce et modeste, une maturité intellectuelle, une gravité souriante devant la vie, une réserve de force intérieure et un rayonnement d'âme qui forçaient l'estime.

« Il y avait en lui, écrit un de ses camarades, l'exigence d'une rigueur morale sans moralisme, une volonté d'être vertueux sans secréter l'ennui, un impératif de justice à ren-

dre... Il était mû du dedans par une foi sans ombre mais non sans problèmes et qui se défiait d'instinct d'un enthousiasme sentimental » (1).

Généreux sans ostentation, le premier article qu'il publia fut une défense de l'instituteur français, qu'il était alors de bon ton — c'était en 1940 — de charger de tous les péchés de la nation.

Par la revue **Esprit**, il rencontre notamment P.-A. Touchard, qui allait prendre la direction de la **Maison des Lettres**.

« Pour écarter plus sûrement les formations menaçantes des « Jeunes du Maréchal »... je choisis une vingtaine de garçons sûrs qui prirent la responsabilité des nouveaux venus. André Bazin fut un des premiers... Ce qui me frappait chez André, en plus d'une générosité charmante et spontanée et d'une virtuosité prodigieuse dans l'analyse, c'était l'intensité de la sensibilité poétique... Sa langue poétique était d'une précision, d'une pureté incomparable ». (P. A. T.).

Il y eut, à la Maison des Lettres, un groupe **Cinéma**, dont Bazin, clandestinement, fit le premier Ciné-Club.

« André Bazin, écrit un témoin, avait trouvé sa vocation... il croyait au cinéma, il voulait y faire croire les autres, avec ce sérieux, ce désintéressement et cette obstination qui ne l'ont jamais quitté... ».

Or, c'était en un temps où le cinéma était uniformément méprisé des intellectuels comme un pur objet de commerce et un divertissement populaire assez bas. Bazin, le premier, eut le grand mérite de « considérer le film comme un objet esthétique sérieux », de discerner en lui « le seul art véritablement populaire » et le grand instrument de nos jours, d'une possible « culture populaire » authentique.

C'est encore par l'entremise de P.-A. Touchard qu'André Bazin fut appelé, dès la Libération, à tenir la chronique de cinéma du « Parisien libéré », qu'il devait assurer jusqu'à sa mort.

Face à un public décidément populaire, ce « défroqué de Saint-Cloud » se révéla « le premier instituteur de cinéma » et manifesta d'emblée ce sens pédagogique supérieur qui est avant tout, générosité, besoin de partage et non molle complaisance, volonté, non pas d'**aller au peuple**, en abaissant sa pro-

---

(1) Cette citation, et les suivantes, sont extraites du n° 91 des **Cahiers du Cinéma (janvier 1959)**, consacré au souvenir d'André Bazin.

pre pensée, mais de l'**élever** au niveau de l'art le plus vrai, par la médiation d'une pensée qui ne se dépouille de ses inutiles finesses et d'un pédantisme de chapelle que pour devenir plus exacte.

« L'hypothèse d'une « vulgarisation » de ses théories ne se posait pas un instant à lui : tout son effort portait sur le style. Peu à peu sa langue s'assouplissait, se clarifiait au service d'une subtilité d'esprit qui ne s'accordait pas le moindre suris, et un véritable écrivain populaire respectueux de son public, exigeant et consciencieux, exerça la plus difficile peut-être des missions avec une sérénité toujours plus accomplie ». (P.-A. Touchard).

Vers la même époque, on rencontrait André Bazin dans quelques petites pièces de la rue des Beaux-Arts où venait de s'installer l'organisme de culture populaire « Travail et Culture » et où notre ami animait ces « Jeunesses cinématographiques » qu'il avait créées un peu auparavant.

« Dans les bureaux plus que modestes de la rue des Beaux-Arts, on croyait fermement à la « culture populaire » et parce qu'on y croyait, il régnait, dans ces petites pièces mal chauffées et d'aspect misérable, une sorte de ferveur.. Obtenir des films, organiser des séances, animer de difficiles débats devant des publics où les étudiants se mêlaient aux ouvriers, tenir tête parfois à des salles turbulentes qu'il devait conquérir sans avoir les moyens d'un orateur, n'était que la partie la plus extérieure de l'activité d'André. Elle le dévorait, cependant, au point d'user prématurément sa santé : déjeunant d'un sandwich, ne refusant jamais sa collaboration au plus modeste bulletin, au plus pauvre ciné-club, prolongeant tard dans la nuit les discussions commencées dans les salles, il ne savait pas mesurer sa fatigue. A cette époque déjà, il donnait l'impression de vivre par la force d'une incroyable et calme énergie.

Il disait souvent alors qu'un grand film était celui qui était capable de séduire à la fois la foule et les habiles. Mais, éducateur autant que critique, il était aussi persuadé que pour jouer son rôle culturel et pour s'améliorer, le cinéma devait trouver pour le comprendre un large public d'initiés ». (Janick Arbois).

Journaliste à grand tirage au **Parisien Libéré**, mais bientôt chargé de conférences à l'I.D.H.E.C. (Institut des Hautes Études Cinématographiques), fondateur et inspirateur des **Cahiers du Cinéma**, collaborateur régulier de revues aussi diverses que **Radio-Cinéma-Télévision**, qu'**Esprit**, que **France-observateur**,

que l'**Éducation Nationale** et, d'autre part, affrontant dans des séances de Ciné-Club « qui restent pour les témoins de cette époque l'équivalent de la bataille d'Hernani », tantôt un public « d'intellectuels techniciens de leur intellectualité » et tantôt « celui des auditeurs-spectateurs populaires, ouvriers, employés, officiers, ministres... » (J. Rovin), André Bazin, élucidant par une inlassable analyse les problèmes du cinéma et ses chefs-d'œuvre, a présidé à une **prise de conscience** toute nouvelle des pouvoirs d'un art qui, pour être venu tard, manquait de tradition critique s'il exprimait confusément par la richesse de ses moyens et la puissance de ses mirages les aspirations de la **conscience** moderne.

Un immense savoir, une culture exceptionnelle qui débordait largement la spécialité et lui fournissait d'inépuisables références, un sens lucide de l'analyse intellectuelle, une fermeté et une finesse de jugement inégalées, une passion généreuse pour toutes les manifestations de l'art auquel il avait voué sa vie et, par-dessus tout, un goût inépuisable pour toutes les formes de la vie, exalté et purifié par la présence à ses côtés de la menace constante de la mort — tout cela fit rapidement de lui non seulement le maître incontesté de la critique de cinéma, mais à vrai dire son **inventeur**, celui qui révéla par la force de l'analyse les clefs d'un nouveau royaume :

« Après la Libération, Bazin... ne mit pas plus de six mois à pressentir le fantastique courant d'intérêt pour le cinéma (1)... qui était en train de se former dans le public dit cultivé et pour les générations dites en gestation et que ce courant, s'il attendait ses Hugo, attendait aussi son Sainte-Beuve — et pas plus de deux ans à devenir ce Sainte-Beuve ». (Alex. Astruc).

« Personnellement je me rappelle ma véritable stupéfaction lorsque bien des années plus tard, le hasard me mit en présence de certains « grands » du cinéma dont Bazin m'avait défini l'esthétique avec amour et subtilité. Je découvrais que certains accidents de leur technique avaient été montés en mythes par lui, et je me demande s'il en est un seul parmi eux qu'il n'ait pas fait plus grand qu'il n'était. Mais précisément il les haussait au-delà d'eux-mêmes, il

---

(1) Dans une étude moins rapide, il faudrait signaler encore qu'André Bazin fut l'un des premiers à pressentir et à définir les immenses possibilités culturelles de la Télévision. Il faudrait dire aussi le rayonnement mondial de ses écrits et le respect qui l'entourait dans les jurys des divers Festivals où il fut appelé à siéger.

rendait leur œuvre plus riche et plus suggestive, il créait par la seule force de sa vision personnelle un cinéma idéal auquel il nous amenait à croire avec lui. Et comme nul ne pouvait, d'autre part, le soupçonner d'aveuglement, comme on voyait qu'aucun défaut, aucune tentation, aucune facilité, ne lui avait échappé, on demeurait muet de respect et d'admiration pour ce critique qui, peut-être le seul de sa génération, avait haussé sa fonction jusqu'à en faire un Art ou, pour reprendre le vieux terme grec, une Poétique. Et c'est à ce moment que l'on découvrait combien il avait eu raison de vouloir poursuivre sa culture philosophique, quitte à s'encombrer provisoirement de quelques mots abrupts : c'est lui, et nul autre, en effet, qui a donné au cinéma sa Philosophie.

On pourra travailler de côté et d'autre pour corriger ou transformer cette philosophie : on sera toujours obligé de revenir pour les fondements à cet Aristote du 7<sup>e</sup> Art. » (P.-A. Touchard).

Mais, par-dessus tous les autres, nous voudrions détacher le magnifique témoignage que lui a dédié le grand Jean Renoir :

« Un délicat soleil d'hiver jaunait la vieille maison que j'aperçois par ma fenêtre. Quelle belle fin de journée. André Bazin l'aurait aimée. L'or pâle des rayons lumineux lui aurait fait oublier ce « bon froid sec » que Musset préférait appeler « un bon rhume de cerveau ».

J'oublie le scénario que je suis en train d'écrire et je pense à toutes les heures que j'ai perdues. La vie se passe à gâcher le temps, à négliger une bonne occasion, à tourner le dos à l'utile pour se précipiter dans l'inutile.

André faisait partie de la petite cohorte des gens utiles.

Bien sûr, il était très occupé et malade. Il eût été indécent d'abuser de son inlassable sociabilité. Et maintenant, je regrette de n'avoir pas eu cette indécence. A tout moment sa présence me manque. Que de questions j'aurais encore à lui poser ; que de coins noirs il pourrait éclairer, que de discussions passionnantes qui ne naîtront jamais...

La mission d'un artiste est de précéder le troupeau. Il doit révéler les sentiments cachés, ouvrir la fenêtre sur des paysages qui, bien sûr, existaient déjà mais que nous discernions mal, cachés qu'ils étaient par le brouillard des fausses traditions. La fonction de l'artiste est de déchirer quelques-uns des voiles qui recouvrent toute réalité.

Je regarde la dernière tache de soleil sur le toit de la vieille maison. Elle me révèle une étonnante végétation de mousse grisâtre. Quelques pigeons tendent leurs ailes à la

leur fugitive, prennent des attitudes révélatrices de leur esprit de pigeon. L'ombre gagne. Je me lève et, me dressant sur la pointe des pieds, je peux attraper un dernier rayon du soleil couchant.

J'oublie la vieille maison et les pigeons. Cette lumière les a effacés de mon esprit.

Certains réalisateurs de films dont André Bazin analysa si scrupuleusement les travaux ne resteront dans la mémoire des hommes que parce qu'on lira leurs noms dans ses livres. Leur valeur n'est pas en cause. A dire vrai, elle importe peu. Je leur suis reconnaissant d'avoir inspiré un poète précis, un artiste qui, à force d'humilité objective, a fait de son œuvre l'émouvante expression de sa généreuse personnalité. »

Il conviendrait maintenant d'aborder cette œuvre capitale et d'en faire sentir, par analyses, résumés et citations, toute la portée. Mais un tel travail n'a pas sa place ici, car cette œuvre est solide et durable, elle est du côté de la vie et non de la mort. Il faudra que l'un de nous, un jour, s'il n'en est pas trop indigne, s'essaye à en rendre compte dans l'un de ces « Suppléments au Bulletin » dont il faudrait faire sans trop tarder de véritables Annales de Saint-Cloud.

Il est vrai, cette œuvre demeurera à jamais incomplète et discontinue. Il est mélancolique de penser « que la pensée du plus grand critique actuel (reste) à débrouiller dans le fatras des hebdomadaires, des revues ou des plaquettes » (E. Rohmer). Toutefois, notre ami avait eu le temps de recueillir et de mettre en ordre la matière de quatre recueils, à paraître sous le titre générique de : **Qu'est-ce que le cinéma ?** ; et le premier de ces recueils, intitulé : **Ontologie et langage**, vient de paraître aux Editions du Cerf, alors que les suivants sont sous presse ; et enfin, au moment même où la mort vint le visiter, Bazin mettait la dernière main à un important ouvrage sur **Jean Renoir** qui pourrait bien être son œuvre maîtresse. Mais si notre ami n'a pu nous donner à loisir son Port-Royal, du moins avons-nous l'assurance que ses « Causeries » ont été dérobées au temps.

C'est à cette œuvre fondamentale que nous renverrons à présent nos camarades, et aussi à ce Tombeau d'André Bazin que lui ont voué dans les **Cahiers du Cinéma** les témoins de sa vie et les bénéficiaires de son œuvre, maîtres reconnus ou illustres comme P.-A. Touchard, R. Leenhardt, Claude Roy, Alexandre Astruc, Bardem, Bresson, Bunuel, Cocteau, Fellini, A. Gance, Jean Renoir, mais aussi les compagnons de ses travaux et les meilleurs d'entre tous ces jeunes qu'il a éclairés, orientés et aidés.

Il resterait à évoquer la part la plus secrète et la plus admirable de la destinée de notre ami : cet **art de vivre** qu'il avait su se composer, sous l'aile sombre de la mort et auquel il a eu la force de demeurer fidèle jusqu'à son dernier jour, cet exact contrôle de soi et ce mûrissement dans le silence et la solitude qui l'ont conduit, par delà toute sagesse et sérénité, à ce pur accomplissement de lui-même dont le vrai nom est sainteté.

Il est hasardeux de s'aventurer, même avec piété, dans ce domaine intime où la personne se présente seule et nue devant l'adversité et la mort et ne peut trouver de ressource que dans son for intime et dans l'intégrité de sa foi.

André Bazin était né physiquement fragile et timide, et gêné par un bégaiement qu'il lui avait fallu vaincre. La vie et le bonheur, pour de telles natures, ne vont pas de soi et il leur faut, jour après jour, les mériter et conquérir. L'ardeur intellectuelle et la puissance du vouloir avaient eu raison de ces résistances de la nature et tous ceux qui ont suivi avec passion les exposés de Bazin, éloquents par delà toute éloquence, évoqueront ici la vieille parole du Sage :

« L'obstacle à ma route me devient une route »

Dans sa quête d'une vérité nouvelle et dans son zèle à la répandre à toutes mains, par la parole et par l'écrit, notre ami ne se ménageait guère. Une première fois il dut s'arrêter et aller faire retraite dans un sanatorium. Et quelques années plus tard, il sut qu'il était leucémique, et qu'il allait mourir.

« C'est sur une plage, il y a peu de saisons, en plein midi d'un plein été, que j'ai su qu'André était condamné, qu'il n'y avait pas de recours, et que j'ai su qu'il le savait. Nos enfants jouaient auprès de nous. J'ai ressenti une grande détresse. Mais André continuait à être lui-même, c'est-à-dire merveilleusement intelligent, gai de l'être, bon de l'être. J'ai compris ce jour-là, sans qu'un seul mot eût été prononcé entre nous, le calme que Socrate mourant imposait à ses amis. Je repensai au maigre jeune homme qui arrivait chez moi, près de Paris, à bicyclette, pendant le dernier été de l'occupation. Je ne savais pas que Socrate, le sublime et paisible buveur de ciguë pouvait, en 1944 puis en 1956, être pour moi ce garçon qui brillait d'enthousiasme et de feu, dont le léger bégaiement était comme le frein qu'impose la volonté d'être compris à la fièvre de l'intelligence, notre ami, celui qu'on blaguait en l'appelant le Bazinographe, qui traînait derrière lui la mémoire émerveillée de tous les films

de la terre, et toujours un chien perdu, un peu bâtarde, mais qu'il avait persuadé de se trouver très beau et très heureux à force d'être gentil avec lui ». (Claude Roy).

« Ne te crois pas obligé de faire l'acteur tragique ! »

Cette règle de parfaite décence, nul plus qu'André Bazin n'en a fait plus exactement la loi de son existence menacée.

Il avait fondé un foyer où la compagne la plus accomplie lui a assuré toute la paix de l'âme et tout le bonheur dont il était digne. Un petit Florent était né. Dans la calme maison de banlieue qui abritait sa destinée, un incomparable cortège d'amis le découvrait entouré d'animaux familiers et un peu cocasses : chien et chat, bien sûr, mais aussi pies, iguanes et papegai...

Il prit donc le parti de combattre la maladie « avec un courage et une discipline incroyables », de n'en parler jamais et de continuer à vivre, dans la paix d'un foyer uni, dans l'amitié et dans le travail, comme si de rien n'était. « Il est indigne d'une grande âme de répandre le trouble qu'elle ressent ». Mais ce trouble lui-même, il en avait sans doute eu raison par cette exacte discipline.

« On a dit le courage d'André qui, trois jours avant sa mort, asséché comme un concentrationnaire, courait encore à Paris, en se tenant aux murs, vers son journal, vers un dossier Renoir. Plus que son courage, ce qui frappait ses amis, c'était sa sérénité (1). Dans ce qu'il disait ou écrivait, il n'y avait aucune amertume de malade, aucune allusion même à son état de condamné. A peine écartait-il d'un sourire entendu les projets à terme, ce qu'on lui proposait pour l'année à venir. Était-ce de promener la mort sur ses épaules, était-ce sa bonté naturelle franciscaine qui lui faisait tout accueillir et tout aimer et si bien tout comprendre : la secrète intention d'une image, et sa place dans l'univers des images, l'ingénu et l'insolite, la calme ou bondissante beauté de ses chats et les déplacements au ralenti de son iguane cornu ? Sur mes dossiers, une chatte grise me regarde. —

Aimante comme si elle savait qu'elle doit la vie à l'amour. — Elle bougeait à peine et sa mère n'ayant pas de lait la laissait mourir. André la nourrit au compte-gouttes, se releva la nuit comme pour un enfant, sauva cette vie vacillante, au bord du gouffre où lui-même... (Claude Vermorel)

---

(1) La revue « Cinéma 58 » a donné dans son numéro de Noël un article de Bazin intitulé « Réflexions sur la critique », remis à la revue quelques jours à peine avant sa mort — sorte de critique de la critique de cinéma, ou d'Art poétique, et véritable testament dont, plus que la lucidité, la sérénité confond —. Elle émane d'un esprit qui, par delà toute précarité, avait abordé au ferme rivage des idées éternelles. H. C.

« L'œuvre qu'a accomplie André Bazin, écrit un de ses rares confidents, il ne m'appartient pas de la juger, ou plus exactement elle est déjà jugée. Mais la réussite d'une vie de l'intelligence, où l'on ne sait ce qui l'emportait de la rigueur ou de la lucidité, la qualité du cœur aussi, alliée à cette discrétion qui ne faisait que bien rarement parler de lui, risquent de ne pas laisser soupçonner, même à ses amis, de quel combat spirituel elles étaient le fruit. Il y a toujours un drame secret dans une vie d'homme et c'est dans la mesure où il est dominé qu'il devient fécond. Cette capacité qu'il avait d'aller au fond des êtres et des choses se retournait curieusement contre André quand il s'agissait de lui, et le bonheur de ce qu'il faisait en assumant sa vie et qui semblait n'être qu'aisance et facilité, représentait une victoire sans cesse remportée sur une souffrance souvent intolérable. Je ne parle pas des maladies qui le minaient depuis presque dix ans et auxquelles il opposa une volonté farouche de santé, mais de cette soif d'un absolu dans les relations humaines, qu'il poursuivait depuis toujours sans accepter jamais qu'il s'incarnât, parce qu'il se croyait incapable de se donner, de s'abandonner pour un autre. Il se sentait menacé dans son existence même, déchiré qu'il était entre cette exigence morale de don et cette peur de l'animal social engagé contre ses instincts dans une aventure qui le dépasse et où il doit en un certain sens périr. Et la tendresse très réelle qu'il éprouvait pour certains êtres ne suffisait pas à le réconcilier avec lui-même. Il me répétait souvent : « Dès l'instant où on a vu ce que l'on devait donner et où l'on ne donne pas tout, on n'est pas en paix. » Il s'imaginait, parce qu'il lui semblait qu'il lui restait toujours beaucoup à apprendre dans le don, qu'il y avait comme une infrastructure humaine qu'il ne possédait pas. Ce mal qui le rongerait eût suffi à anéantir un homme ordinaire, à le neutraliser dans l'existence. Mais lui, il se cramponnait. Il voulait tenir à ces vérités qui dépassent ce qu'il appelait lui-même des « évidences illusoire ». Il ne me demandait que du courage et, si possible, des raisons spirituelles d'espérer. Il avait besoin d'aide, d'aide divine et humaine, mais seulement pour avoir la force, non pas pour choisir, car son choix était fait et il le mènerait jusqu'au bout de ses forces physiques et morales. Il succomberait ou il triompherait, mais il ne se reprendrait pas. L'exceptionnelle vocation esthétique qui le possédait, cette lucidité équilibrée par la rigueur morale et la tendresse humaine, toutes ces qualités qui nous le faisaient aimer, la réussite que nous admirions en lui, ce n'étaient pas

des accidents par rapport à ce combat essentiel, ni des moyens faciles de s'en évader à bon compte, mais j'ose dire que ce fut l'expression d'une victoire, le beau fruit humain d'une lutte sans nom qu'il ne pouvait mener à bien que dans la solitude ». (Guy Léger.)

\*  
\*\*

Feuilletons encore une fois cet émouvant numéro des **Cahiers du Cinéma** où la figure d'André Bazin est évoquée avec une si parfaite piété.

A la page 27, après l'évocation douloureuse des derniers instants de notre ami, s'offre à nous la plus touchante des photographies : André Bazin et Florent, sur une plage, mollets nus, revenant de la quête de quelques fruits de mer. Le jeune Florent, étonnamment rablé, le bras gauche posé sur un haut bâton dans un geste royal, offre à la vie devant lui un regard souverain. André baisse sur son fils un regard lourd de tendresse et de sourde joie.

Retenons pour finir cette image victorieuse comme le symbole d'une vie cruellement tranchée avant le temps, mais étonnamment féconde dans sa brièveté et, plus encore, exemplaire et libre, par delà tous les obstacles.

« Nous sentons et expérimentons que nous sommes éternels. »  
Spinoza.

H. CANAC.

## Paul BOURGEOIS

(1903-1958)

*Promotion 1927 — Lettres*

**P**AUL BOURGEOIS était né le 2 juin 1903 à Montceau-les-Mines. Elève-maître à l'Ecole Normale de Mâcon, il exerça d'abord comme instituteur de Saône-et-Loire de 1922 à 1926. Il avait été, entre temps, délégué dans une Ecole primaire supérieure en 1923-24. Ce n'est qu'en 1926 qu'il vint préparer le Concours d'entrée à l'Ecole, dans cette 4<sup>e</sup> année de l'Ecole Normale de Versailles où sont passés tant de nos camarades. Nous perdons sa trace à sa sortie de Saint-Cloud, mais nous le retrouvons peu après au Maroc, où se déroulera presque toute sa carrière, comme professeur à l'Ecole Industrielle de Casablanca, puis comme Inspecteur de l'enseignement musulman, à Fès et à Rabat, et enfin comme Inspecteur régional. Cette remarquable carrière administrative lui avait laissé le loisir de préparer une thèse de doctorat qu'il allait soutenir devant la Faculté des Lettres de l'Université d'Alger.

Mais la maladie ne lui en laissa pas le temps. Rentré en France en septembre 1957 comme Inspecteur à Antibes, il se fit remarquer par le courage qu'il déploya, en dépit de sa santé chancelante, pour prendre en mains et gérer sa nouvelle circonscription. Il mourut en septembre dernier, laissant trois enfants, dont l'un encore jeune.

Tels sont les renseignements que nous avons pu recueillir sur notre regretté camarade. Il ne nous a pas été possible, pour le moment, de retrouver l'adresse des siens et c'est pourquoi

— nous nous en excusons — nous avons dû laisser à cette brève notice une apparence assez vague et impersonnelle, derrière laquelle on imagine, hélas ! la dure réalité d'une destinée cruellement tranchée avant son accomplissement normal.

Que, du moins, ceux de nos camarades qui l'ont connu, trouvent ici l'occasion d'évoquer en eux-mêmes la figure de leur ami disparu.

H. C.

## Louis BOUVIER

(1869-1953)

*Promotion 1894 — Sciences*

**M.** LOUIS BOUVIER naquit le 6 novembre 1869 à Saint-Laurent du Jura. Il entra à l'École Normale d'Instituteurs de Lons-le-Saulnier (promotion 1887-1890).

A sa sortie de l'École Normale, il accomplit une année de service militaire. Renvoyé dans ses foyers, il fut nommé instituteur à Saint-Claude où tout en exerçant sa profession pendant trois ans (1891-1894), il prépara le concours d'entrée à l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud.

Il y fut admis en 1894 et à sa sortie en 1896, obtint un poste de professeur à l'École Primaire Supérieure de Villers-Bretonneux (Somme).

C'est sans doute l'attrait de la vie dans les colonies, réputée alors facile, qui décida le jeune professeur à demander son affectation à l'École Normale de Tunisie. Il conserva ce poste de 1897 à 1902.

Rentré en France, il exerça successivement dans les Ecoles Normales de Châlons-sur-Marne (1902-1905) Varzy (1905-1907), Troyes (1907-1922).

Il devait se fixer dans cette ville et y terminer sa carrière, puisqu'il prit sa retraite en 1922, retraite qui devait être fort longue : trente et un ans plus tard, le 8 décembre 1953, il s'éteignit dans une petite ville de l'Aube, Les Riceys, où il avait acquis une maison et où il exerça les fonctions de suppléant du Juge de Paix.

M. Bouvier eut une fille qui fut élève de l'École Normale d'Institutes de l'Aube et qui exerça dans ce département.

Nombreux sont encore les anciens élèves de M. Bouvier qui se souviennent de ce professeur grand et sec, très digne dans sa jaquette noire qu'il préservait soigneusement de la poussière de craie, fléau des salles de mathématiques. Sa chevelure en

brosse et sa barbiche grise ne pouvaient que contribuer à donner à un visage naturellement sévère une expression de froideur.

Il reste dans la mémoire de ceux qui l'ont connu le portrait du vieux professeur (il n'avait pourtant que 53 ans quand il quitta l'enseignement) tel qu'on le concevait à une époque où la discipline des Ecoles Normales n'était rien moins que libérale.

C'était pourtant un homme qui, sous une austérité apparente, cachait un cœur généreux et, s'il se montrait sévère au cours de l'année, il manifestait beaucoup d'indulgence le jour du Brevet Supérieur.

Au reste, sa sévérité semble avoir été facilement acceptée non seulement parce qu'elle était conforme à la tradition des Ecoles Normales, mais aussi parce que, exigeant envers ses élèves, M. Bouvier l'était pour lui-même. Il semble que le travail ait été la règle de sa longue vie.

Sur la fin de sa carrière, sa santé paraissait ébranlée. Le fait d'avoir demandé son admission à la retraite à 53 ans tend à prouver qu'il ne se sentait plus la force de poursuivre une tâche pénible. La haute idée qu'il se faisait de sa fonction interdisait à sa conscience rigoureuse toute faiblesse ou toute diminution. Et, bien qu'il ait toujours affecté une certaine coquetterie à dissimuler les infirmités qui l'accablaient, ses élèves pouvaient constater que sa vue baissait et ils voyaient, l'hiver, dépasser des manches de son éternelle jaquette, des fourreaux de laine tricotée qui enserraient des poignets perclus de rhumatismes.

Plus que la crainte, cette attitude empreinte de dignité lui valait le respect de ses élèves qui n'étaient pas moins sensibles à la droiture de son caractère. Il appartenait à une génération qui avait vu naître la République et croyait avec passion à sa grandeur, qui avait foi en la vocation de son Ecole Laïque et était sincèrement pénétré de la mission de ses maîtres.

M. Bouvier se retira, pour y finir ses jours, dans un chef-lieu de canton aux confins des départements de l'Aube et de la Côte-d'Or, sans doute plus bourguignon que champenois bien que ses coteaux se couvrent de vignes productrices de vins pétillants comme l'esprit de nos vigneron.

Au cours des longues années de sa retraite, il n'oublia jamais la science qu'il avait passionnément servie et l'on raconte qu'il se plaisait à meubler ses loisirs par la résolution de problèmes échangés avec un autre retraité auquel l'amour des Mathématiques l'avait uni par les liens d'une sincère amitié.

Cependant, l'estime que lui portait la population, la droiture de sa vie, la probité de son caractère, la rectitude de ses principes et de son jugement lui valurent d'être choisi pour remplir les fonctions de suppléant du Juge de Paix. Dans l'exercice de cette magistrature, il fit preuve d'un sens inné de l'équité et bien qu'il n'ait jamais pu dépouiller la rudesse de son tempérament de montagnard dans un milieu de vigneron où règnent la bonhomie et la cordialité, on rend hommage dans la région où il repose au juge intègre mais profondément humain que fut M. Bouvier.

A. WANAULD

Directeur d'Ecole.

## Joseph CHOTARD

(1891-1958)

*Promotion 1912 — Sciences*

On trouvera ci-dessous la substance du discours que prononça, aux obsèques, notre camarade Mandard, successeur de J. Chotard à la tête de l'École Normale d'Angers.

**L**ORSQU'EN octobre 1956, je vins remplacer à la tête de l'École Normale d'Instituteurs d'Angers M. Chotard, admis à faire valoir ses droits à la retraite, j'étais loin de penser que moins de deux ans plus tard m'incomberait le pénible devoir de lui rendre sur sa tombe au nom de son École, de son personnel et de ses élèves, au nom de ses collègues et de ses amis, un dernier hommage.

J'avais été conquis d'emblée par l'abord franc et sympathique de cet homme dont l'amabilité souriante empreinte cependant d'une certaine réserve digne, respirait comme toutes ses manières et comme ses propos, la simplicité et la distinction, la vraie, celle de l'esprit et celle du cœur. Nos relations ultérieures, les souvenirs qu'avait laissés son passage à l'École Normale, virent confirmer cette impression.

Vingt-cinq ans de direction quasi ininterrompue, d'un même établissement qui a fourni au corps enseignant primaire du Maine-et-Loire la majeure partie de ses meilleurs éléments, vingt-cinq ans de vie administrative qui l'avaient mis en rapport avec les hommes des milieux les plus variés,

vingt-cinq années pendant lesquelles sa curiosité sans cesse en éveil d'homme cultivé l'avait associé à toutes les manifestations culturelles et artistiques de cette ville si amoureuse des choses de l'esprit, avaient fait de M. Chotard une personnalité angevine très connue et partout entourée d'une estime mêlée de respect, et chez ceux qui l'avaient connu de plus près, de véritable affection. Je n'en veux pour témoignage que cette chaleureuse manifestation d'adieux qui, en septembre 1956, marqua son départ de l'École Normale et à laquelle s'associèrent avec ses élèves et ses anciens élèves, avec ses collaborateurs et ses chefs, tant de personnalités et d'amis.

Hommage mérité par la carrière et par l'homme, inséparables l'une de l'autre. Carrière en apparence sans traits saillants, droite et simple comme l'homme lui-même et pourtant carrière noblement remplie. Elle porte la marque d'une vocation qui explique avec les dons de l'esprit et du cœur, avec la conscience dans le travail, la réussite de cette vie qui fut celle d'un véritable éducateur.

Né en Bretagne, le 18 mars 1891 au Grand Fougeray, dans l'Ille-et-Vilaine, il entra à 16 ans à l'École Normale d'Instituteurs de Rennes où sa brillante scolarité le désigna pour des études supérieures en vue du professorat. Ses dons et sa culture le prédisposaient aussi bien aux lettres qu'aux mathématiques et aux sciences. Il opta pour ces dernières. En 1912 il est admis à l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud et en sort, deux ans plus tard, à 23 ans, titulaire du Certificat d'Aptitude au Professorat des Ecoles Normales. C'était, alors, entrer dans la carrière professorale à la limite inférieure de l'âge.

Mais nous étions en 1914 et ce fut tout de suite la guerre. Patriote convaincu, M. Chotard fit son devoir — comme les autres, disait-il. — Mais au cours des trois ans dix mois qu'il passa dans les unités combattantes il conquiert les grades de sous-lieutenant, puis de lieutenant, reçut la Croix de Guerre et ses brillants états de service devaient lui valoir en 1938, à titre militaire, la Croix de la Légion d'Honneur.

Puis ce fut le retour aux travaux de la Paix, le recommencement d'une carrière qui s'affirme dès les débuts comme une réussite rapide. Nommé en octobre 1919 professeur de Sciences à l'École Normale de Saint-Brieuc, c'est là qu'il épouse, en 1921, celle qui devait devenir la fidèle compagne de sa vie. Cette même année il obtient le Certificat d'Aptitude à l'Inspection Primaire et à la Direction des Ecoles Normales. 1922 le

voit Inspecteur Primaire à Lamballe. Quatre ans plus tard, il est Directeur d'École Normale : à Saint-Lô d'abord, en 1926, puis en 1931, à Angers. Il ne devait plus quitter ce poste, sauf en 1939 pour remplir une deuxième fois son devoir de soldat. Capitaine de réserve, il passe encore huit mois aux armées et connaît ensuite quatorze mois de captivité en Allemagne. Libéré en 1941, il reprend à Angers sa tâche de directeur d'abord de l'Institut de Formation Professionnelle qui avait remplacé les Ecoles Normales supprimées par Vichy, puis, en 1945, de l'École Normale enfin rétablie. Par dessus les bouleversements de la guerre il assura la continuité de son œuvre jusqu'à l'âge de la retraite.

Cette fidélité à son poste est un des traits de son caractère. Des possibilités plus flatteuses lui étaient ouvertes. Tel de ses chefs le pressait de venir à Paris et lui reprochait amicalement de manquer d'ambition. Les attraits de la capitale n'ont pas eu raison de la solidité des attaches avec un terroir qu'il aimait, proche de sa Bretagne natale, un terroir où il avait fixé un foyer heureux et où il s'était donné de toutes ses forces à une tâche de son choix.

D'autres diront mieux que moi les qualités de l'éducateur. Son enseignement était simple et solide mais, sans négliger de donner aux jeunes pédagogues une doctrine qui soit un sûr guide dans leur métier, il s'efforçait en outre d'éveiller chez ses jeunes disciples la curiosité et la réflexion, d'élargir leur horizon intellectuel, de les sortir des tâches purement scolaires, de leur donner le goût des belles choses.

Sa propre culture, sans qu'il en fit le moindre étalage, était étonnamment variée. Scientifique par formation, il était passionné de philosophie, grand lecteur, curieux de littérature, goûtant la poésie, s'intéressant aux Beaux-Arts et particulièrement à la musique.

Sa réelle autorité s'exerçait sans éclats. Connaissant bien ses élèves, il savait se montrer compréhensif, sévère quand il le fallait, mais surtout indulgent sans faiblesse, bienveillant, humain.

Ses rapports avec son personnel étaient empreints du même caractère de simplicité bienveillante et sans hauteur. La familiarité dans ce qu'elle peut avoir d'excessif était exclue, mais l'atmosphère de l'École était celle d'une maison, où, des élèves aux maîtres, chacun se sentait en confiance vis-à-vis de son chef, car on sentait l'homme juste, droit et bon.

Tel était l'homme qui, en 1956, recevait le témoignage de la reconnaissance émue et respectueuse de ceux qu'il allait quitter pour prendre à 65 ans un repos bien mérité.

Cher Monsieur Chotard, qu'ils ont été courts les jours de votre retraite. A peine avez-vous eu le temps d'organiser pour votre compagne et vos enfants un nouveau foyer à deux pas de cette école où vous veniez parfois égrener avec moi vos souvenirs, que la maladie se révélait, installée, implacable, et, pour tous les initiés, sans espoir de guérison.

Sur votre visage pâli, le sourire des derniers mois de votre existence cachait une longue agonie. Votre compagne, vos enfants, vos amis le savaient. De quels soins attentifs pourtant n'avez-vous pas été entouré par une épouse admirable qui vous cachait héroïquement son angoisse pour ne pas altérer votre confiance et votre courage. Tout fut mis en œuvre pour une guérison impossible.

Hélas ! les progrès du mal n'étaient que trop visibles. Lucide, vous analysiez sans amertume les symptômes et les fluctuations de la maladie. Jamais vous n'avez cessé de rester calme, serein et même gai. Avec vos amis qui venaient vous visiter, vous parliez de vos maux comme d'une chose toute naturelle et avec un optimisme courageux, c'est vous qui, renversant les rôles, réconfortiez votre entourage. Votre esprit restait libre et vous saviez vous intéresser encore aux événements, aux idées, aux choses, aux gens. Vous vous plaisiez à évoquer des souvenirs de votre carrière. De chaque visite, chacun sortait le cœur serré d'émotion, partagé entre la pitié pour votre état et l'admiration qu'inspirait cette constance courageuse et souriante qui fut vôtre jusqu'aux dernières heures où la conscience s'abolit..

## Pierre DESCHAMPS

(1873-1958)

*Promotion 1803 — Lettres*

**Q**UATRE-VINGT-CINQ ANS ! Brutalement a pris fin une existence qui fut tout entière et jusqu'au bout d'une activité extraordinaire et d'un exemple exceptionnel.

Quand je n'étais encore qu'un jeune garçon, Pierre Deschamps était un personnage quelque peu fabuleux qui surgissait brusquement, habillé sans recherche d'un de ces costumes légers qu'on réservait aux coloniaux, arrivant précisément de pays lointains : Zanzibar, la Réunion, Madagascar, et se montrant, au foyer tranquille du jeune professeur qu'était encore sans plus mon beau-père, comme tout effervescent de récits et d'idées.

Issu d'une famille paysanne, c'était un homme vigoureux, de la plus grande simplicité, par certains côtés presque fruste, au verbe frémissant, parlant une langue d'ailleurs correcte avec toujours le mot juste et de préférence le plus direct, d'une voix claire où son Indre natale subsistait par un honnête grasseyement. Il portait une moustache et une barbiche peu fournies, comme l'était sa chevelure aux tons chauds qui, en coup de vent, mettait comme une flamme sur son front d'apôtre. L'œil aigu derrière les verres, il suivait avec une attention vigilante l'interlocuteur dans ses propos dont, sans interrompre, il soulignait souvent, l'index levé, un point intéressant qu'il reprenait ensuite pour le développer jusqu'aux extrêmes avec toute la fécondité de sa propre pensée.

Toute sa vie, sa caractéristique a été en effet de porter intérêt à tout ce qui tombait sous ses sens, d'y appliquer sans cesse sa réflexion, d'en tirer une abondance d'idées. Mais il n'aurait su s'en tenir là : son souci était de les réaliser, élaborant aussitôt les projets qu'il fallait pour qu'elles passent dans la pratique. Élargissant sans cesse ses horizons, toujours il a cherché et agi.

Il sort de Saint-Cloud en 1895. Il a vingt-deux ans. Son premier poste est en Tunisie. Dès l'année suivante, il va plus loin ; à Saint-Denis de la Réunion, une importante école vient d'être laïcisée : il est seul candidat, trait caractéristique ; il est nommé, et déjà il y crée : une section professionnelle. Des hommes comme Jacoulet, Pierre Foncin, Ferdinand Buisson le remarquent : c'est sur leur présentation, en 1898, que le général Gallieni l'appelle à Madagascar comme inspecteur des écoles de l'Imerina. Ici joua un coup du destin : le lendemain de son arrivée, il lui faut prendre par intérim la direction du service de l'enseignement ; le chef, qui en était parti en exploration, démissionne : Deschamps est titularisé dans ses fonctions.

Ce furent les premières circonstances où sa personnalité s'affirma. Apprécié et soutenu par Gallieni, « un homme de grande taille, disait-il récemment, comme notre régime n'en produit plus », il conçut l'enseignement des indigènes comme l'imposait alors l'état social encore primitif de l'île, avec une part largement prépondérante à l'enseignement pratique et professionnel : à la base, des écoles primaires avec des instituteurs malgaches ; au second degré, des écoles régionales d'apprentissage industriel et agricole dirigées par des instituteurs venus de la métropole (« cela, disait-il, c'était ma création ; j'ai dû forcer la main à Gallieni, qui ne comprenait pas ») ; au-dessus encore, il y avait des écoles normales, et à Tananarive une école professionnelle supérieure, une école dite administrative et une école de médecine.

Mais ces hommes-là voyaient plus grand et plus loin : Gallieni, disait Deschamps, construisait le rez-de-chaussée et amorçait le premier étage ; il n'omettait pas de prévoir que « plus tard, nous pourrions envisager l'éventualité d'une nouvelle transformation du peuple malgache qui serait alors appelé à s'élever de la pratique des métiers proprement dits à celle des Arts, puis à celle des Lettres et des Sciences, manifestation plus élevée et plus spéculative de la pensée humaine ». Et Gallieni ajoutait, ce qui a une singulière résonance cinquante ans après : « Cette dernière évolution, si lointaine qu'en soit l'échéance est d'ailleurs à souhaiter : elle corres-

pond, en effet, au devoir qu'à la nation souveraine de prendre sous sa tutelle les populations conquises et les élever, sans transition brusque, mais avec une méthode logique et sûre, aux bienfaits de la liberté et aux derniers progrès de la civilisation ».

Les hommes passent. Le général fut remplacé à Madagascar par un homme politique de renom, qui affirma dès l'abord : « Je ne serai pas un continuateur ». De l'œuvre de Gallieni, il prit souvent, et dans l'enseignement en particulier, le contrepied. « Aux colonies plus qu'ailleurs, disait Deschamps paraphrasant Edgar Poe, on est l'imbécile de son successeur ». Il rentra en France.

Mais entre temps, il avait fondé la Mission laïque française.

L'événement a été conté par Deschamps lui-même. Il me le résumait récemment d'une façon plus directe : — « J'ai eu l'idée de la Mission laïque parce que, en dépit de la bonne volonté de Gallieni, l'enseignement officiel ne se développait pas à mon gré, que les Missions, invitées à collaborer avec nous, faisaient plus vite que nous ce que je désirais, parce qu'elles disposaient de ressources, surtout en hommes, et que, dans Madagascar, elles étaient partout et que nous, malgré la qualité déjà affirmée de notre effort, nous faisons petite figure. Il fallait demander à la société laïque française de faire ce que l'Etat ne faisait pas.

« D'autre part, la connaissance que j'avais déjà des Malgaches me faisait regretter les tentatives de conversion dont ils étaient l'objet ; je n'aurais pas voulu qu'on les **convertit**, mais qu'on les aidât à se **développer** dans leur sens, en respectant leur originalité, leur facilitant l'assimilation de telle de nos conceptions qui, voisine des leurs, pouvait cependant être un progrès.

« Enfin, voyant le résultat d'une propagande intelligente dans les milieux religieux de France, propagande déjà vieille, j'ambitionnais de donner à la société laïque française, avec la conscience d'elle-même, ses « missionnaires », c'est-à-dire des envoyés qui s'occuperaient de l'éducation des indigènes selon ses principes de tolérance et de respect de la personne ».

Et, préoccupé, en pédagogue de toujours, de donner à ses idées des formes claires, mieux encore de les traduire en images d'une frappante simplicité, il se plaisait à raconter qu'il y a à Tananarive deux édifices voisins : le palais d'argent, case malgache qu'avait perfectionnée le charpentier français Legros mais en lui conservant son originalité (**ce qu'il faut faire**), —

Le palais de la reine, composé d'un palais de bois bâti selon la conception malgache par Jean Laborde, mais enserré en 1869 par un missionnaire anglais dans une cage de pierre, comme dans un vêtement qui le dépare parce qu'il n'est pas fait pour lui (**ce qu'il ne faut pas faire**). Poursuivant l'examen de son image, il ajoutait d'ailleurs, serrant l'actualité : « Le toit de l'édifice en bois du palais de la reine émerge au-dessus des tours de pierre : symbole de l'âme malgache qui survit à tous les travestissements dont on l'affuble ».

On sait ce qu'est devenue la Mission laïque. Aperçoit-on ce que le projet de créer, à partir de zéro, une telle machine, pouvait avoir de présomptueux chez « un pauvre petit professeur primaire au début de sa carrière » (les termes sont de lui) ? Le général Gallieni (à qui pourtant l'on a souvent attribué l'initiative) se montrait d'abord réticent (1). C'est à Paris que Deschamps chercha les appuis, et c'est surtout parmi ses camarades de Saint-Cloud qu'il trouva les équipiers nécessaires. Quand il retourna à Madagascar, la création était faite (1902) : au secrétariat général, il y avait Henri Gourdon ; Maurice Kuhn y fut le second ; Edmond Besnard enfin s'y consacra pendant quarante ans (2).

La Mission laïque, orientée d'abord par Deschamps vers les colonies, créa l'École Jules-Ferry, « école normale d'enseignement colonial » : dans un modeste rez-de-chaussée du quartier latin, elle formait des instituteurs pour des tâches lointaines. En 1905, une orientation nouvelle s'offrit vers l'Orient : Gourdon y était allé enquêter avant de partir en Indochine comme directeur de l'enseignement. Le gouvernement demanda à la Mission de prendre pied à Salonique : Kuhn y ouvrit lui-même un lycée.

En 1909, c'est Deschamps (qui, depuis sa rentrée de Madagascar, rongea son frein à La Sauve et à Douarnenez) que l'on chargea, après une enquête en Egypte et en Syrie, d'aller

---

(1) Il devint bien vite un des plus fermes soutiens de l'Association et, lorsque, devenue grande dame, elle le pria à ses dîners, il ne se levait jamais, à l'heure des discours, que pour reparler de Deschamps.

(2) Aujourd'hui encore, Edouard Lacombe porte la charge de trésorier général et Henri Canac est membre du Conseil d'administration. Entre temps, on a vu collaborer, au conseil ou au siège central : Desbrosses, Douchez, Goujon, Labbé, Mergier, Pagès, Toutey ; dans les établissements d'Orient, Cottet, Doreau, Albert Millet. D'autres encore ont aidé de toute leur amicale camaraderie : Moulet et Cuminal, au comité de Lyon ; les frères Abel et Elie Chevalley, Driault, Goy, Legrand, Quilici, et au Caire : Wissa Wassef. — Qu'on pardonne mes oublis.

à Beyrouth, « bonne occasion, a-t-il écrit, de voir si les principes de la Mission avaient pour l'Orient autant de valeur que pour les colonies ». Sa création y fut originale : « La population scolaire se répartissant entre neuf ou dix groupes ethniques ou religieux, ...j'organisai plusieurs établissements dans le même collège avec les mêmes élèves : le matin, dans l'établissement français les élèves étaient classés d'après leur connaissance du programme des collèges français ; l'après-midi, c'était un établissement arabe qui fonctionnait, et même, pour les nécessités de l'enseignement des langues facultatives, on y pouvait voir à certaines heures un établissement turc ou un établissement anglais. Ce pluralisme permettait d'apporter aux élèves soit un programme français, soit un programme national (arabico-syrien), soit un programme **humain** ». Et dans ce pays que se disputaient les confessions, l'idéal laïque se trouva représenté par un de ses meilleurs tenants.

Aussi bien l'action d'un homme comme Deschamps passait-elle les murs de son collège. Il n'y resta que deux ans, et voici ce que Besnard, terminant son premier voyage en Orient, en 1912, lui écrivit avant même que le paquebot touchât Port Saïd : « Je veux te dire mon admiration pour l'action **extraordinaire** que tu as exercée dans ce pays, pour l'autorité que tu y avais acquise, le prestige que tu avais donné à la Mission. Après une journée de visites chez des Français, des Orthodoxes, des Musulmans, j'étais ému jusqu'aux larmes des témoignages de sympathie que j'avais reçus **partout**. Et tu comprends mon regret : ... Si tu étais resté, nous aurions maintenant gain de cause et tu aurais cette satisfaction, si grande et si rare, d'avoir été l'initiateur, le directeur d'un grand mouvement de régénération... On m'a dit vingt fois à Beyrouth et à Damas : si Deschamps était resté, il sauvait notre pays, car il en eût transformé la mentalité. Et ce n'étaient pas seulement tes amis qui tenaient ce langage, c'étaient aussi des gens qui ne t'ont pas connu, mais qui ont entendu parler de toi et ont subi indirectement l'influence de ton ascendant. Tu avais en Syrie une situation exceptionnelle que tu ignorais certainement et que moi-même je ne soupçonnais pas aussi extraordinaire ».

On conçoit, dans un tel esprit, que, la guerre de 1914 passée, on soit allé chercher Deschamps à Guingamp pour qu'il retourne à Beyrouth, cette fois avec la tâche, non seulement de rouvrir le collège qu'il avait fondé, mais aussi d'entreprendre une action plus étendue, en préparant notamment l'ouverture d'établissements nouveaux à Damas et à Alep, le collège de Beyrouth devant être (surtout grâce à son directeur) une sorte de foyer central rayonnant sur la Syrie entière.

Il en revint l'année suivante. C'était un des côtés de son caractère que de se montrer intransigeant, non pas pour lui-même, mais pour la tâche qu'il assumait. Il jugea rapidement que la Mission (s'implantant alors en Egypte) ne faisait pas assez pour qu'il ait les moyens d'exercer son action comme il l'envisageait. Il le dit — sans d'ailleurs que son amitié pour Besnard en subît quelque atteinte — et regagna une fois de plus la métropole.

Sa carrière s'y acheva. Mais ce ne serait pas le connaître que de penser qu'il pût borner son activité aux établissements (Chalon-sur-Saône, Marseille) qu'il dirigeait. Il restait, de corps, infatigable, et d'esprit, bouillonnant. Et lorsque vint la retraite (1933), elle ne lui donna que davantage le temps d'approfondir ses pensées et de parfaire ses études et son action personnelles. Sa curiosité ne cessa de rester en éveil, comme son dessein de poursuivre l'éducation des jeunes esprits... et des autres.

Il pensa trouver un terrain propice dans l'organisation des Eclaireurs de France, où il milita dix ans de sa personne, comme chef et commissaire régional. Il s'inscrivit à l'Union rationaliste, puis à la Franc-Maçonnerie, où il voyait un milieu imbu de principes de tolérance et de liberté et soucieux de réflexions et travaux en commun : il s'y montra un orateur hors série.

La guerre, l'invasion, leurs conséquences, l'affectèrent. Fallait-il douter ? Non. Deschamps « résista ». Une époque arriva où, recherché, il lui fallut s'enfuir et se cacher, à Paris, puis à Aix.

Il ne cessa jamais de travailler, comme un jeune homme. (On le vit même refaire une Cinquième classique, latin compris, pour se constituer le précepteur d'un petit-fils immobilisé par une maladie inexorable.) La bibliothèque d'Aix, dont il était un habitué, ne lui suffisait pas toujours : on le voyait arriver (en avion) à Paris pour passer des journées à la Nationale. Ses dernières publications, solides et bourrées de références, montrent ce que restaient ses préoccupations : **Scoutisme et franc-maçonnerie** (1952), **L'éducation des peuples de couleur par les blancs considérée du point de vue maçonnique** (1956) : en dépit de la restriction de son titre, ce dernier ouvrage est une véritable somme de la question, avec une accumulation de documents et de témoignages purement étonnante.

Combien de problèmes voulait-il encore élucider ! Ces derniers temps, je le vis pousser ses recherches sur Rabelais, Descartes, Saint-Simon, Fourier, Proudhon, le mythe de Psyché,

celui de Prométhée, ...et il mettait au point une étude sur les rites de passage : « Je me hâte, m'écrivait-il (de son écriture restée impeccablement celle de toujours), pour le cas où, lors de mon prochain voyage à Paris, je me trouverais immobilisé ».

Au cours de ce voyage fut décidé le second temps de la terrible opération qu'on inflige aux vieillards. Deschamps, hélas ! y succomba.

Ceux qui l'ont connu ont partagé la douleur des siens. Deschamps s'était marié à la Réunion, et la femme, si discrète, si douce, qui fut à ses côtés jusqu'en 1948, éleva avec lui cinq enfants : l'aîné a été tué en 1917, engagé volontaire de dix-neuf ans ; les quatre autres, tous pharmaciens, et il a dix petits-enfants, montrent entre eux une union dont ils attribuent eux-mêmes la solidité à l'empreinte de leur père.

Un maître exemplaire pour ses proches, pour ses concitoyens, pour les peuples même, un grand serviteur pour son pays, Deschamps fut tout cela. Sa figure doit être mise très haut. On a vu, à l'occasion de la mort d'Edmond Besnard, combien il pouvait élever les questions et, du sens de l'œuvre qu'il avait fondée, tirer toute une philosophie. Des idées qu'il conçut, qu'il approfondit et pour lesquelles il batailla toute sa vie, il garda jusqu'au bout la conviction qu'elles étaient justes et vraies.

Les circonstances ont voulu que jusqu'au bout il eût aussi « le souci lancinant, écrivait-il, qui m'a accompagné tout au long de ma carrière d'universitaire colonial et qui, peut-être à cause des heures graves que vit l'Occident, continue à être le centre de ma vie spirituelle et, en quelque sorte, à en faire l'unité ». « Drame poignant, ajoutait-il : les nations européennes ont échoué dans l'éducation des peuples dont elles avaient pris la charge, ce qui expliquerait en partie la perte de leur suprématie. On a cherché à les dominer et à les assimiler, au lieu de les aider à se développer dans le sens de leur évolution propre. Cette contrainte même leur a fait prendre conscience d'eux-mêmes ; ils aspirent à l'indépendance et sont impatients de l'obtenir ; ils ne restent pas liés à leurs éducateurs par l'amitié et la reconnaissance. Plus de compréhension et d'amour auraient obtenu de tout autres résultats ».

Trouver dans un présent déchirant la preuve par le contraire qu'on a eu raison dans le passé, est d'une douloureuse amertume. Si les idées de Deschamps et de Besnard, de Gallien et de Pavie, avaient été suivies...

Du moins Pierre Deschamps est-il parti avec la ferme confiance en un avenir meilleur. Il est certain qu'y contribueront le souvenir de son action pénétrée des plus hautes convictions personnelles, et singulièrement l'œuvre fondée de ses mains, qui reste une marque éclatante et durable de son passage sur la terre. Puisse-t-il avoir assez perçu qu'il n'y a pas pour l'homme de plus belle satisfaction.

Emile BARGEON.

Emile Bargeon, beau-fils d'Edmond Besnard, élève de F. Pécaut, ami de G. Goujon, et, depuis toujours, cloutier par le cœur : nul mieux que lui ne pouvait adresser à Pierre Deschamps l'adieu ému que nous devons à l'une des figures les plus hautes de ce qui est devenu, par la fuite du temps « l'ancien Saint-Cloud », le vieux solide Saint-Cloud.

Qu'il en soit ici remercié, en toute amitié.

H. C.

## Marcellin DUFFAS

(1876-1957)

*Promotion 1898 — Sciences*

**M**ARCELLIN DUFFAS naquit à Toulouse (Saint-Martin-du-Touch) où son père exerçait le métier de charron. Orphelin encore tout jeune, il fut recueilli par une tante, fit de brillantes études à l'École primaire supérieure Berthelot et fut reçu major, en 1892, au Concours d'entrée de l'École Normale de Toulouse.

Il effectua diverses suppléances d'instituteurs dans la Haute-Garonne de 1896 à 1898, fut employé un temps à l'Inspection Académique de Toulouse, puis comme surveillant à l'École Normale de Rodez ; et pendant ce temps prépara seul Saint-Cloud, où il fut admis en 1898.

Professeur, il débuta à l'École primaire supérieure d'Aubin (Aveyron), passa en 1902 à l'École Normale de Quimper et rejoignit le pays natal, pour ne plus le quitter. Il fut nommé, en effet, en 1902, professeur à l'École Normale d'Auch, où il fut chargé en outre du laboratoire départemental d'analyses agricoles annexé à l'École, puis des fonctions d'économiste.

Mobilisé en 1915, il fut appelé à l'École Normale de Toulouse le 1<sup>er</sup> octobre 1919 et ne quitta ce poste que pour prendre sa retraite en 1934. Nommé professeur honoraire, il reprit pendant un temps les fonctions d'Économiste à l'École Normale de Toulouse durant la dernière guerre. Il avait été fait officier d'Académie en 1910 et officier de l'Instruction publique en 1919.

« Son passage à Saint-Cloud, a bien voulu nous écrire son fils, professeur agrégé au lycée de Toulouse, l'avait profondément marqué et il se plaisait à raconter des souvenirs de son séjour à l'Ecole et des maîtres éminents qui l'avaient formé. Il est d'ailleurs toujours resté attaché à son Ecole. Aussi est-ce avec une joie profonde qu'il a pu préparer à Auch, où il n'y avait pas de 4<sup>e</sup> année, un brillant élève, Ribet, reçu à Saint-Cloud puis à l'agrégation de Mathématiques. La disparition de Ribet, mort au champ d'honneur, l'avait profondément affecté. A Toulouse, où il était chargé de l'enseignement des mathématiques en 4<sup>e</sup> année, il était heureux de pouvoir enfin préparer des élèves au concours d'entrée à Saint-Cloud. Je crois que nombreux sont ceux qui ont été reçus. J'ai comme collègues au Lycée : Moré, professeur agrégé de physique ; Bonafé, professeur de Mathématiques. Depuis longtemps déjà, mon père, qui suivait la vie de Saint-Cloud par son bulletin, savait qu'il était le dernier survivant de sa promotion et il attendait son heure avec sérénité. Il est mort subitement, à 80 ans, d'un infarctus du myocarde ».

Il se trouve que j'étais personnellement au nombre de ces normaliens de Toulouse qui virent arriver, à la rentrée de 1919, le professeur Marcellin Duffas. Il nous enseignait, ce me semble, une partie des mathématiques et les sciences naturelles. Un vaste front, une voix claire, un visage toujours illuminé d'un sourire bienveillant, le sourire de celui qui enseigne avec joie parce qu'il s'intéresse à la fois à ce qu'il expose et à ceux qu'il doit instruire. Il nous distribuait d'une âme égale les bonnes et les mauvaises notes, sans colère et sans haine. Mais sa gentillesse était la plus forte et en un temps où régnait dans la vieille Ecole un incontestable ennui, M. Duffas nous apportait, dans son enseignement et dans sa manière de nous traiter, une ouverture vers plus de détente et de jeunesse.

A la réflexion, je m'étonne de trouver en moi une image aussi fraîche de mon ancien maître, et je m'en veux de ne pas avoir trouvé le moyen de lui dire cette fidélité, alors qu'il en était temps. Mais, ces choses-là, on ne les dit jamais que lorsqu'il est trop tard.

H. C.

## Toussaint-Gabriel FAUDRY

(1870-1943)

*Promotion 1892 — Sciences*

**N**OUS avons eu connaissance du décès de notre camarade Faudry, de la promotion 1892. Il était né le 1<sup>er</sup> novembre 1870 à Migré (Charente-Inférieure). Elève-maître à l'École Normale de Lagord de 1887 à 1890, il exerça d'abord comme instituteur dans son département d'origine (1890-91), accomplit son service militaire (1891-92), entra en 1892 à Saint-Cloud, et occupa successivement les postes de professeur à l'École Normale d'Auch (1894) et de Quimper (1895). Il prit la direction de l'École primaire supérieure de Nantes en 1912, et celle de Nogent-sur-Marne en 1923.

Il finit cette laborieuse carrière à Nogent-sur-Marne en 1943 ; Mme Faudry le suivit de près dans la tombe.

Il nous a été impossible de trouver davantage de précisions sur notre regretté camarade. Les morts vont vite.

## Alfred FONTAINE

(1915-1958)

*Promotion 1936 — Sciences*

Il n'est pas habituel qu'un ancien parle d'un plus jeune qui vient de disparaître. Et le sentiment d'une injustice vient ajouter encore à la peine que j'éprouve à retracer ici la vie de notre ami Fontaine, qui vient brutalement de nous quitter à quarante-trois ans, en pleine activité.

Sa carrière fut toute simple et droite. Né en 1915, il entre en 1931, à seize ans, à l'École Normale d'Instituteurs de Caen. En 1934, c'est l'arrivée en quatrième année, à l'École Normale de Versailles. En 1936, c'est Saint-Cloud. Des années de formation solide, où il évolue à l'aise, où il manifeste un insatiable appétit de connaître, où il sait allier le sérieux des études spécialisées à une large ouverture vers tous les problèmes humains.

Après la rupture du service militaire et de la guerre, 1940 le fait aboutir comme professeur au collège de Blaye. Il y reste cinq ans, cinq ans d'apprentissage patient du métier d'enseignant. En 1945, c'est le retour à Saint-Cloud, en troisième année. Je le revois, dans cette annexe de l'École qui abrite alors les élèves-inspecteurs, avec Henriette Fontaine et leurs filles, déjà passionné par ses futures fonctions. Je le revois quelques années plus tard, à Cherbourg, où me conduisent les hasards d'une mission en province : dès la rentrée de 1946 en effet, il est nommé dans sa Normandie natale. Une tâche

écrasante l'y attend, qui n'est point une tâche de débutant : écoles en ruines, maîtres à peine rentrés de captivité, enfants durement marqués par la guerre : toute une circonscription à réorganiser. Il fait face avec ce sens des responsabilités, cet acharnement, cet esprit d'organisation, ce souci de l'œuvre bien faite, qui sont les traits marquants de son caractère. Non que les premiers contacts avec son personnel aient toujours été faciles : rigoureux pour lui-même, Fontaine l'est pour les autres. Mais sa rectitude foncière, l'objectivité de ses jugements, son exigence de justice l'imposent bientôt à tous. Et, lorsqu'en 1955, il est nommé à Chartres, les regrets sont unanimes.

Il prend la tête de sa nouvelle circonscription avec toute l'autorité que lui confèrent dix ans de métier. D'emblée, il s'y affirme comme un chef. Rien ne le laisse indifférent de ce qui touche à l'école : travail d'administration courant, expériences de pédagogie nouvelle, constructions, œuvres post-scolaires. Et il parvient malgré tout à sauvegarder quelques loisirs pour ses chères études historiques. Il semble que son activité ne puisse connaître de limites.

Elle va pourtant connaître, hélas, celles que lui impose la maladie. Il est atteint au cours de l'été 1957. Il rentre de vacances épuisé. Mais son service est là, et il faut l'insistance de sa famille et de ses amis pour qu'il accepte, en décembre seulement, d'entrer en clinique. Ce qu'est son courage, sa redoutable lucidité au cours des mois qui suivent, durant lesquels l'espoir alterne avec la résignation, seuls ses proches le savent. L'issue était malheureusement inévitable. J'ai voulu croire à l'impossible, lorsqu'au début d'août, Henriette Fontaine me téléphonait l'inexplicable rémission du mal ; mais, dès la fin du mois, il fallut bien se rendre à l'évidence. Une deuxième opération est tentée, sans succès. Il s'éteint dans la nuit du 26 au 27 septembre, à Castres, en pleine possession de ses facultés, et après avoir manifesté jusqu'au bout une force de caractère devant laquelle on ne peut que s'incliner.

L'enseignement perd un de ceux qui étaient à la taille des problèmes de l'heure. Nous sommes nombreux à perdre un ami très cher. Nous ne pouvons que redire à Henriette Fontaine et à ses enfants, à la fois notre affection et notre peine.

F. MICHARD.

Promotion 1928.



Après Robert Pestour, disparu au printemps de 1958, c'est donc Alfred Fontaine que l'automne suivant nous enlève. Il est particulièrement dur, pour qui a connu et aimé ces deux garçons robustes et francs, de revoir si nettement leur visage, d'entendre encore vibrer leur voix, et d'avoir à écrire ces lignes.

Pour les littéraires de la promotion 1935, l'arrivée d'Alfred Fontaine fut une manière d'événement. Ce solide scientifique maîtrisait déjà une étonnante culture, philosophique, artistique et littéraire. Il passait avec la plus grande aisance du laboratoire au concert, de Claude Bernard aux Pitoëf, de l'angoisse métaphysique au badinage ironique. On discernait en lui la volonté d'approfondir toute chose, une exigence irréductible, une énergie indomptable, tout cela tempéré par la bonté malicieuse du regard. Dans cette promotion scientifique de 1936, où tant de fortes personnalités apparaissaient déjà (et se sont ensuite confirmées), celle d'Alfred Fontaine était sûrement marquée par la note la plus chaleureuse, la plus humaine.

Les hasards du service militaire et de la mobilisation nous amenèrent ensemble dans ce même vieux fort, si sombre, si boueux, si déprimant. Ni l'un ni l'autre n'avions la fibre militaire particulièrement développée. Un aimable hasard, à peine sollicité, voulut tout de même que les connaissances scientifiques d'Alfred Fontaine fussent correctement utilisées : il trouva dans le radio-sondage une tâche intéressante, des amis, un peu de liberté.

Quinze ans passèrent : mariage, enfants ; carrières ; heures sombres de l'Occupation ; espoirs vite déçus de la Libération... Quelques articles de revues et un banquet de l'Amicale nous remirent en présence. Nous avons été jadis de bons camarades, nous allions devenir des amis.

Une passion commune nous rapprocha immédiatement : celle de l'histoire. Non pas la gymnastique orgueilleuse de la mémoire ; non pas la vie des hommes illustres ; non pas la manie diplomatique ou politique transposée dans le passé ; mais une quête de l'homme, un grand effort de sympathie pour ressusciter par l'intérieur ces hommes obscurs qui hantaient jadis sa patrie normande. Fontaine se nourrissait de la matière la plus vivante qui soit : les humbles archives des

tabellions du XVI<sup>e</sup> siècle, les plus difficiles à lire, les plus ardues à interpréter. Il collectionnait les « obit », ces sortes d'assurances sur l'éternité que prenaient jadis des paysans prudents et pieux. Ils allaient lui fournir la matière d'un grand livre, qui fut entièrement pensé, à demi-écrit, et qui sera pieusement publié : une sorte de méditation historique, qui aurait été l'une des plus belles de notre temps. Je n'exagère pas : les recherches de Fontaine étaient admirables. Au sein de la jeune génération d'historiens français, où fleurit trop souvent la médiocrité, quelques-uns peuvent être comparés à Fontaine ; aucun ne le dépasse.

L'histoire nous conduisit à l'amitié. Une correspondance fournie ; des liens qui se resserraient ; des émotions, des exigences, des colères communes au pur chrétien qu'il était et au sceptique qui lui survit ; la communication des soucis et des joies familiales. Puis l'épreuve de cette affreuse maladie : la chambre 49 de l'Hôpital Péan... Je ne puis exprimer ici ce que furent son courage, sa maîtrise, ses espoirs, éclatants et presque justifiés en l'été 58...

La plus vaste culture, la plus grande bonté, la plus haute exigence morale, la plus exquise compréhension des hommes : tout cela, brutalement rayé de ce monde. Sans doute, l'affection de ses chefs, de ses collègues, de son personnel cherbourgeois et chartrain, la sollicitude de tant et tant de camarades et d'amis n'ont pas manqué aux siens... Puissent-elles contribuer à soutenir Henriette Fontaine et ses quatre enfants ; quatre enfants qui portent sur le visage le vivant reflet de celui que nous avons aimé, et qui parlent quelquefois avec sa voix.

Pierre GOUBERT,  
Promotion 1935.

# Alfred HUTINEL

(1893-1956)

*Promotion 1913 — Sciences*

Né en 1893 à Latrecey (Haute-Marne). Elève de l'E. P. S. de Joinville, puis de l'E. N. d'Instituteurs de Dijon (1909-1912). 4<sup>e</sup> année sciences à Lyon. Elève à Saint-Cloud 1913. Mobilisé 1914. Blessé et mutilé 1915. Professeur à l'E. P. S. (puis Collège, puis Lycée) Jules-Ferry, à Cannes (1917-1952). Retraité 1952. Mort par accident le 10 mai 1956.

**H**UTINEL a donc été professeur pendant toute sa carrière dans le même établissement. A vingt-deux ans, il avait perdu le bras droit sur le front d'Artois et le Directeur de Saint-Cloud était intervenu pour le faire nommer à Cannes dont le climat pouvait, espérait-on, lui faciliter une convalescence inquiétante. L'E. P. S. de Cannes, devenue collège moderne, puis lycée, a eu la fierté de le conserver comme professeur de mathématiques de 1917 à 1952. Il y a préparé à l'Ecole Normale, et surtout aux Arts et Métiers, des générations de Provençaux. Son succès a été tel que les anciens de l'Ecole d'Arts et Métiers d'Aix lui ont décerné la distinction fort rare de « Gadzart d'honneur », et qu'il fut choisi par la direction de l'Enseignement technique pour être un des examinateurs réguliers chargés de juger les candidats aux Arts et Métiers. Il exerçait encore cette fonction après avoir pris sa retraite et ne s'était point détaché des milieux enseignants puisque

c'est en se rendant à une réunion des anciens élèves de l'E. N. de Dijon qu'il fut victime d'un accident d'automobile le 10 mai 1956.

Le 4 novembre, deux plaques ont été apposées sur le mur de la salle de mathématiques du lycée Jules-Ferry : l'une offerte par les professeurs et anciens élèves, l'autre par les ingénieurs des Arts et Métiers, et, en la présence des autorités académiques et municipales, cette salle a reçu officiellement le nom d' « Alfred Hutinel » : les discours prononcés par des anciens élèves, l'ancien proviseur et un collègue, ont retracé, sous des optiques différentes, la carrière toute unie de notre camarade : celle d'un professeur qui n'a jamais recherché autre chose que de remplir son devoir d'enseignant et qui l'a rempli magnifiquement, sans bruit, ni ostentation.

Cette cérémonie du 4 novembre 1956 a permis à une très nombreuse assistance d'évoquer sa personnalité et d'essayer de le voir revivre en elle. Pour les collègues, c'est un motif de fierté légitime de dire qu'il a été l'un de nous, l'un de ceux qui ont formé des générations sérieuses, travailleuses et qui lui en ont de la reconnaissance. Les élèves — qui ne s'y trompent pas — avaient senti chez lui le don véritable des éducateurs qui n'est autre que la sympathie humaine.

Ses qualités intellectuelles étaient brillantes et elles lui ont permis de conserver jusqu'à la retraite un enseignement vif et à la page. Sa curiosité d'esprit, en toutes directions, l'avait empêché de se scléroser et de se laisser déformer par le métier. Musicien de valeur, grand lecteur, il ne s'ennuyait jamais et voilà pourquoi il n'ennuyait ni ses élèves, ni ses amis.

Mais, plus que les qualités intellectuelles, l'expérience nous prouve souvent que ce sont les qualités morales qui créent les meilleurs liens entre maîtres et élèves. Hutinel avait la chance de faire sentir à ces derniers sa chaleur humaine et d'avoir un excellent équilibre moral et physique malgré sa mutilation. Celle-ci, qui aurait pu légitimement aigrir un esprit moins solide ne lui avait laissé qu'un seul regret avoué : son violon.

Sa gaité, son goût pour les jeux de toutes sortes où entre l'agilité physique ou intellectuelle, portaient témoignage d'une jeunesse d'esprit restée intacte malgré la soixantaine.

Une de ses plus grandes qualités personnelles, qui est une des plus grandes qualités tout court, était une curiosité humaine, une cordialité, qui le conduisait toujours à s'intéresser

aux autres et à sortir de lui-même en leur faveur. Sa tolérance était celle d'un esprit laïque par excellence, au sens exact du terme.

Il avait pris sa retraite en pleine solidité physique qu'il entretenait par une constante activité et on pouvait supposer qu'il en pourrait jouir longtemps pour son plaisir et le nôtre.

L'image que laisse notre camarade est celle d'un ami disparu avant d'avoir vieilli, porté par la grandeur des hommes de valeur, complètement dénué de prétentions, qui ne jouait jamais un personnage et qui donnait une profonde sensation de chaleur humaine et de sève populaire.

Il était de ceux à qui notre enseignement secondaire doit le plus parce que ce sont ceux qui le font aimer et dont le travail forme les cadres de notre société future. C'est ce que sentait la foule de ceux qui sont venus rendre hommage à Hutinel, resté fidèle à son école de Cannes malgré les sollicitations dont il avait été l'objet pour des postes plus flatteurs.

Louis POIRION,  
Promotion 1922.

Mme Hutinel, professeur de mathématiques en retraite, vit avec sa fille, son gendre et deux petites filles, à Cannes, 11, rue Léon-Noël. Nous la prions, ainsi que les siens, de vouloir bien accepter l'expression de nos sincères condoléances.

# Charles MAUGUIN <sup>(1)</sup>

(1878-1958)

*Promotion 1902 — Sciences*

## LA VIE ET L'ŒUVRE DE Charles MAUGUIN (1878-1958)

Maître de conférences à la Faculté des Sciences de Bordeaux, 1912-1913 ;  
Professeur à la Faculté des Sciences de Nancy, 1913-1919 ; Profes-  
seur à la Sorbonne, 1919-1958.

**N**É à Provins le 19 septembre 1878, Charles Mauguin fit ses premières études au collège de cette charmante ville dont le nom évoque des roses sous le ciel tendre de l'Île-de-France. Il les poursuivit à l'École Normale d'instituteurs de Melun, de 1894 à 1897, puis, après avoir accompli son service militaire, à l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud de 1902 à 1904. En ce temps, l'École de Saint-Cloud dispensait une culture encyclopédique. Incorporé dans la section des sciences, M. Mauguin y reçut un enseignement qui s'étendait de l'algèbre la plus abstraite à la botanique descriptive, et même, au-delà des sciences naturelles, dans tout le domaine de la philosophie. Mais, malgré son amplitude, cet enseignement s'élevait jusqu'aux plus hautes connaissances. Il était donné par des maîtres éminents, des savants véritables, venus de la Sorbonne, du Collège de France, du Muséum d'Histoire Naturelle. Ch. Mauguin, doué d'une puissance intellectuelle sans pareille, assimila allègrement toute la substance de cet enseignement multiple. L'universalité de son intelligence et la pénétration de son esprit que nous avons tous admirées se révélèrent alors dans toute leur plénitude. Il fut distingué par le professeur de chimie Louis-Jacques Simon qui l'appela à sa sortie de Saint-Cloud dans le laboratoire dont il avait la charge à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm.

---

(1) La très belle note qui suit est l'œuvre de notre camarade Jean Laval, professeur au Collège de France.

C'était au temps où la chimie organique faisait des prodiges sous l'impulsion de Marcelin Berthelot. Afin de s'initier à cette discipline, Ch. Mauguin collabora d'abord avec L.-J. Simon, et prit part à la synthèse des noyaux naphthoquinoléiques. Puis, de sa propre initiative, il entreprit des recherches sur les acétamides et découvrit leurs dérivés bromosodés, obtenus par la substitution d'un atome de brome et d'un atome de sodium aux deux atomes d'hydrogène fonctionnels. Il fit une étude systématique de ces nouvelles substances, et révéla que des réactions semblables à celle qu'il venait de déceler avaient lieu dans les cellules vivantes. Il se penchait déjà sur la genèse de la vie, sujet qui hanta sans cesse son esprit au cours de sa longue carrière. Ces travaux remarquables le classèrent aux premiers rangs des chimistes. Il fut promu docteur ès sciences en 1910.

Mais les recherches dans le domaine de la chimie étaient loin d'absorber toute son activité. Il développait et approfondissait les connaissances nombreuses qui lui avaient été enseignées à Saint-Cloud. Il suivait des conférences à la Sorbonne, au Collège de France, au Muséum d'Histoire Naturelle. C'était un auditeur assidu d'Henri Poincaré, de Paul Langevin, de Jacques Hadamard et de Bouvier. Au cours de cette quête intellectuelle, il eut le bonheur de rencontrer Pierre Curie. Les leçons faites par ce grand physicien sur la symétrie des phénomènes physiques lui firent pressentir le prochain essor de la cristallographie.

En 1910, il quittait la rue d'Ulm pour le laboratoire de Minéralogie de la Sorbonne, appelé par le professeur Frédéric Wallerant qui l'adoptait comme assistant. Sur les conseils de son nouveau maître, il entreprit aussitôt des recherches sur les « cristaux liquides ». Les propriétés de ces substances étranges, liquides qui ont les propriétés optiques des cristaux, étaient alors à peine entrevues. Le sujet suscitait d'âpres controverses. Ch. Mauguin y porta la lumière. Son œuvre en cette matière sera toujours donnée comme un modèle. C'est, en premier lieu, une définition précise des divers états pris par l'azoxyanisole, cristallisé à basse température, puis liquide trouble et opaque, enfin liquide limpide et transparent. C'est ensuite l'orientation, en files parallèles entre elles, des molécules qui forment le liquide trouble, par un champ magnétique et par les actions directrices des lames de verre ou des feuillettes de mica. C'est une étude rigoureuse des propriétés optiques du milieu constitué par ces molécules orientées, et

une théorie qui rend un compte exact de toutes ces propriétés par la représentation elliptique des vibrations inventée par Henri Poincaré. C'est l'examen du mouvement brownien qui agite les molécules d'azoxyanisol. C'est enfin, après des investigations nombreuses et approfondies, une classification des cristaux liquides : les uns fluides comme l'azoxyanisol, les autres visqueux comme l'oléate d'ammonium.

La guerre de 1914-1918 interrompt brutalement ces travaux mémorables. Ch. Mauguin sert pendant un an, avec le grade de sergent, dans une formation de combat. En 1915, rappelé par L.-J. Simon, il revenait au laboratoire de Chimie de la rue d'Ulm. Mais c'était pour préparer des gaz toxiques destinés à la guerre. Il prit part aux études qui avaient pour objet la production industrielle du gaz phosgène. En particulier, il mit au point une purification du chlorure de cyanogène qui rendait cette substance apte au chargement des obus. Ces travaux n'étaient pas sans danger. Ch. Mauguin fut blessé à la cornée de l'œil droit par une explosion de chlorure d'azote.

C'est en 1919 seulement qu'il revint à la recherche. Le désarroi qu'il éprouva alors après tant d'années perdues fut rapidement surmonté. En rentrant au laboratoire, Ch. Mauguin retrouva son enthousiasme et se remit énergiquement à la tâche. Cinq années durant, toute la recherche pure avait été suspendue en France. Pendant ce temps, à l'étranger, dans les pays neutres, et même chez les belligérants, en Allemagne et en Angleterre, toutes les disciplines scientifiques avaient fait d'immenses progrès.

Après avoir pris rapidement connaissance des travaux de Laue, de William et de Lawrence Bragg, Ch. Mauguin reconnut aussitôt la puissance des moyens mis en œuvre par ces illustres physiciens. Il vit clairement que la diffraction des rayons X, en révélant les structures atomiques, allait renouveler toute la Physique des corps solides. Et, une seconde fois, allègrement, il s'engagea dans une nouvelle voie. Il créa et développa en France l'analyse des structures atomiques par la diffraction des rayons X.

Procédant toujours avec rigueur, il vérifia d'abord quelles étaient la portée et la précision de ces nouvelles méthodes. Il fit l'étude des réflexions sélectives produites par des calcites et par des cristaux d'oligiste et de corindon. L'exactitude des résultats reconnus et la technique mise au point, il découvrit les structures atomiques du cinabre et du calomel,

et retrouva avec le physicien anglais Bernal celle du graphite mise à jour quelques mois auparavant par le cristallographe allemand Mark. Mais son œuvre principale en Minéralogie concerne les micas et les chlorites. Il a révélé que ces espèces minérales, semblables par leurs formes mais différentes par leurs compositions, sont toutes construites selon la même architecture atomique.

En même temps Ch. Mauguin rédigeait des traités qui avaient pour sujet la diffraction des rayons X et les structures atomiques. Ces traités se distinguent par une clarté sans égale qui dissimule au lecteur l'ordonnance et la rectitude parfaites des raisonnements. Tous les physiciens ont consulté et consulteront longtemps encore le livre admirable intitulé « Structure des cristaux déterminée au moyen des rayons X ».

Ch. Mauguin avait acquis rapidement une renommée mondiale. Son rayonnement intellectuel le fit appeler, en 1935, à la rédaction des tables internationales pour la détermination des structures atomiques. Sa contribution à ce vaste ouvrage se distingue, entre toutes, par sa précision et sa limpidité. Les minéralogistes lui doivent une représentation concrète des 230 groupes cristallographiques dont la simplicité étonne quand on considère la complexité des structures atomiques qui sont analysées.

L'œuvre centrale de Ch. Mauguin est consacrée à la cristallographie. La part très honorable qui revient à notre pays dans le développement prodigieux de cette discipline lui est entièrement due. Mais Ch. Mauguin était vraiment un esprit universel. En 1936, il édifia une théorie de la diffraction des rayons X qui lui attira les éloges de tous ses collègues français et étrangers. Cette œuvre révèle que si Ch. Mauguin avait mis ses facultés au service de la Physique il se fût classé parmi les plus grands physiciens.

L'Académie des Sciences l'appelait en 1938. Mais ni l'âge, ni les honneurs ne diminuèrent son activité.

Aux heures sombres de l'Occupation (1940-1944), quand les laboratoires tombèrent en sommeil, il se livra à des recherches sur l'analyse harmonique. Il fit une étude approfondie des nombreux mémoires qui traitent de ce sujet. Et combien lui sont redevables les élèves qui reçurent alors son enseignement. Les raisonnements les plus complexes devenaient simples, la rigueur était rétablie, les difficultés surmontées.

Quand la paix fut revenue, Ch. Mauguin abandonna les mathématiques pour la physique et la chimie nucléaires. Il suivait jusque dans les détails le développement rapide de ces deux sciences nouvelles. Il discernait d'emblée les découvertes fondamentales et en prévoyait les conséquences. Il agrandit de la sorte le champ de la Minéralogie, donnant l'essor à des études qui se sont révélées pleinement fructueuses.

Enfin, par le cycle qui, au soir de sa vie, ramène le savant à ses idées de jeunesse, Ch. Mauguin, dans ses dernières années, reprit avec l'enthousiasme de ses vingt ans l'étude de la chimie biologique et se pencha de nouveau sur la genèse de la vie.

C'était un grand professeur. D'une voix musicale, le geste sobre, souriant, en termes simples et pourtant justes et précis, selon une ordonnance parfaite, il présentait les sujets les plus arides sous une forme concrète, illustrée d'images vivantes. L'élégance de ses raisonnements, la vivacité et l'éclat de sa pensée charmaient l'auditoire.

Mais Ch. Mauguin ne mérite pas seulement d'être admiré au titre de savant. Ce fut un homme de cœur, un ardent défenseur de toutes les idées généreuses. Sous les brimades des occupants, il resta la tête haute, ferme en ses convictions. Son attitude énergique lui attira des représailles. Il fut emprisonné, et ce traitement odieux ne fit que renforcer son courage. Quels soins et quelle tendresse il prodigua à Mme Ch. Mauguin, meurtrie par la plus terrible des infirmités. Hélas ! elle ne vivait que par lui (1). Et, frappé à son tour par un mal qu'il savait mortel, il s'éteignit, en sage, dans la sérénité.

La noblesse de ses sentiments, l'élévation de sa pensée ne s'accompagnait pas de rigueur ni d'austérité. C'était la bonté même. Il avait un exquis sentiment de la nature dont il sentait toute la poésie. Il aimait les promenades en forêt et en montagne, la cueillette des fleurs, des champignons, des fruits des champs, tout ému par la beauté des spectacles qui l'entouraient.

Jean LAVAL.

---

(1) Elle est morte en octobre dernier, quatre mois après le décès de Ch. Mauguin.

# Albert MIART

(1893-1958)

*Promotion 1912 — Lettres*

Allocution de M. Petit, Inspecteur d'Académie à Amiens, aux obsèques de M. Albert Miart, Inspecteur d'Académie honoraire, le 27 mars 1958, à Amiens.

**A**U nom de tous les collègues Inspecteurs d'Académie, au nom de l'École primaire picarde et en mon nom personnel aussi, j'ai le pénible devoir d'apporter, sur la tombe de mon collègue Albert Miart, un dernier hommage et un suprême adieu.

Permettez-moi de vous dire d'abord, Madame, quelle a été notre douloureuse surprise lorsque, mardi dernier, nous avons appris la triste nouvelle. Depuis quelques semaines nous étions alertés et inquiets ; néanmoins plusieurs d'entre nous avaient eu l'occasion de rendre visite au malade, et sa patience, son sang-froid, votre présence attentive, nous amenaient à croire qu'il vaincrait ce redoutable mal qui frappe si souvent ceux qui ont donné beaucoup d'eux-mêmes ; nous pensions même qu'il avait déjà vaincu. Hélas ses vertus morales, le courage avec lequel il luttait, n'ont point suffi ; l'adversaire a triomphé et il ne nous reste plus qu'à nous incliner devant la tombe du disparu et à entendre la leçon d'une vie exemplaire.

Cet universitaire laïc, dont la vie s'est déroulée tout entière sous le signe du devoir, s'était attaché à notre Picardie. Fils de la rude Ardenne, il aimait ces terres fortes, un peu sévères peut-être, mais dont les hommes habitués à faire face

à l'adversité, sont fidèles à leur devoir, à leurs humbles tâches journalières — celles de la famille, et celles du métier. Après la rude épreuve de la guerre 1914-1918, et un séjour de quelques mois à Sarrebourg — son poste de début — le voici Inspecteur Primaire à Abbeville ; c'est dans le Vimeu qu'il apprend son métier et s'initie à la conduite des hommes ; très vite il s'affirme ; il joint en effet, à une forte culture, enrichie par des lectures incessantes, qui lui donne le prestige du savoir, cette maîtrise de soi, cette rectitude de pensée qui forcent l'autorité ; ce sens aussi du détail précis, du travail bien fait, qui assurent l'efficacité. Par ses qualités de sérieux, de solidité, d'efficacité, M. Miart se trouvait de plain-pied en étroit accord avec le pays et avec ses maîtres.

En raison de sa réussite, l'Administration lui demande d'accepter de nouvelles fonctions et le voici Directeur d'École Normale. Après les écoles de Gap et de Quimper il obtient celle d'Amiens ; il revenait ainsi en Picardie où il avait noué de solides amitiés ; il devait y rester sept années. En ce temps-là les promotions sont nombreuses et de qualité : il s'agit d'en tirer une élite d'instituteurs pénétrés du sens de leur mission. Il y réussit ; s'il néglige les moyens faciles de la popularité, il accomplit sa tâche avec une régularité, une égalité d'âme jamais démenties. D'ailleurs beaucoup de ses élèves ne s'y trompent pas : ils savent que, derrière ce masque un peu froid et volontiers ironique, se cache un homme de devoir qui ne les oublie pas, et qui, discrètement, les aidera en bien des circonstances et les défendra efficacement, parfois contre leurs propres impulsions d'adolescents irréflechés.

La guerre de 1939 l'arrache à son établissement ; officier de réserve, il est à nouveau appelé sous les armes ; 1940, l'humiliation de la défaite et le retour à Amiens pour y voir son école occupée par l'ennemi, son appartement pillé, pour apprendre aussi que tant de ses anciens élèves sont prisonniers. Dur moment !

Mais la Direction de l'enseignement primaire, qui a besoin d'hommes de qualité, ne lui laisse pas le temps du repos. Il est nommé Inspecteur d'Académie. Et le voici successivement à Chaumont, Quimper et Nantes. Ces derniers départements sont difficiles en temps de paix ; la guerre et l'Occupation y rendaient les fonctions d'administrateur encore infiniment plus délicates ; M. Miart sut conduire prudemment la barque de l'École publique, à travers mille écueils ; seuls

les hommes qui travaillèrent avec lui pendant ces dures années, pourraient dire combien son action fut pénible, et parfois périlleuse, combien d'enseignants ont contracté alors une dette imprescriptible. Il connut à Nantes la pire période des bombardements avec les multiples soucis que lui imposaient la sécurité des élèves et des maîtres dont il avait la responsabilité. Qu'on mesure tout le poids de ces jours terribles !

Enfin, la Libération arrive ; le voici à Tours, son dernier poste ; certes la paix est revenue, la Touraine est douce et plaisante, mais les tâches administratives, en cet après-guerre, sont devenues de plus en plus complexes ; heureusement M. Miart s'entend à merveille à débrouiller avec patience et autorité les écheveaux administratifs.

Je le rencontrais dans nos réunions rue de Grenelle, deux fois par an ; il ne manquait jamais de venir m'entretenir de la Picardie, et des amis qu'il y avait laissés, de son ancienne Ecole Normale, et de ses anciens élèves. Ainsi se maintenaient à travers le temps, et le déroulement de l'existence, ces liens avec la Picardie et Amiens qui lui rappelaient le temps de sa jeunesse et les années heureuses.

Sonne l'heure de la retraite, et M. Miart abandonne les riants rivages de la Loire pour Amiens et la Somme.

La retraite ne lui fait point oublier l'école à laquelle il avait consacré toute sa vie ; il aimait avoir sa place aux manifestations qui marquent la vie scolaire, et la vie de nos œuvres : délégation cantonale, inauguration du Salon de l'Education Nationale, fêtes scolaires... Il répondait à toutes les invitations. La Croix de Commandeur de l'Ordre des Palmes académiques était venue justement récompenser, il y a quelques jours, tout ce dévouement — celui de la vie active et celui de la retraite ; ce fut sa dernière joie.

Enfin, M. Miart appartenait à cette catégorie d'hommes qui considèrent qu'il n'y a point de déceptions qui résistent à la lecture d'un bon livre. Pendant trois années, il put satisfaire cet appétit des « ouvrages de l'esprit » qui était aussi vif qu'en ses jeunes ans ; la bibliothèque municipale et la bibliothèque de l'Ecole Normale, recevaient souvent sa visite. Sur son lit de grand malade, il s'était vu retirer la permission de lire, mais sa pensée, nourrie de substance solide et précieuse, y trouvait le moyen de lutter contre l'angoisse et la souffrance : leçon de stoïcisme sans grandiloquence que nous n'oublierons pas.

Madame, je n'essaierai point de vous apporter des consolations ; il n'y en a pas pour des deuils aussi cruels. Je formulerai simplement le vœu que le temps atténue quelque peu l'amertume de votre souffrance. Veuillez accepter les condoléances émues de mes collègues, des maîtres picards et de moi-même ; soyez assurée que nous resterons fidèles au souvenir de votre cher disparu, et que la leçon de sa vie continuera d'être entendue...

M. PETIT.

## Robert PESTOUR

(1914-1958)

*Promotion 1934 — Lettres*

**N**OUS étions cinq seulement dans la promotion d'historiens 1934-36, tous de modeste origine, des Parisiens et des Provinciaux. Pestour venait de Chaptal où il avait fait toutes ses études. Sans conteste, il était physiquement le plus racé, le plus affiné. Par ailleurs, ni le plus brillant, ni le plus « bœuf de travail ». Il ne manifestait pas de ces enthousiasmes qui transportaient en permanence tel d'entre nous, en cette période 1934-1936 riche en remous politiques ; mais, pas davantage, il ne faisait preuve de cette lourdeur dogmatique où se complaisait tel autre, sûr à tout coup de détenir la vérité. Le plus équilibré ; les pieds sur terre : un Parisien tout près de ses ancêtres paysans. Un vrai Cloutier de bonne volonté, encore à l'âge où avec ferveur on suit la voie que l'on s'est tracée. Son écriture régulière, ordonnée, aux lettres bien formées était révélatrice de son caractère et de son comportement. Du sérieux, du solide, du « cousu main ». Et dans les discussions, où, avec notre ardeur sincère de jeunes ouverts à l'avenir, nous allions souvent au-delà de notre pensée, il savait d'une phrase nous ramener au vrai problème. Non qu'il fût incapable d'emballement ou d'envol, mais un esprit calme, pondéré était sa marque.

Comme aussi la ténacité qu'il apportait dans ce qu'il entreprenait. Il n'aurait pas pensé par exemple, un seul instant,

la P. M. S. étant obligatoire, n'en pas préparer consciencieusement l'examen. Et je le vois encore sur le quai de la gare de Saint-Cyr, où, parfois, au hasard d'un train et d'une permission le futur officier rencontrant ses camarades « météo », ses yeux s'éclairaient et, sur son visage toujours un peu triste, passait ce sourire d'une jeunesse étonnante qu'il a toujours gardé.

39-40. Une dure captivité ; un retour pénible. Un traitement par les rayons d'une affection ganglionnaire, souvenir de l'O. F. L. A. G. Puis l'impossibilité de lever le bras droit qu'il devait soutenir de la main gauche quand il écrivait au tableau noir. Il m'avait rejoint à ce moment au Collège Colbert où, sans gêne aucune, il s'était adapté à l'atmosphère amicale qui régnait dans cet établissement. Il enseignait surtout dans les grandes classes — et ce n'était un secret pour aucun de ses collègues qu'il apportait à son métier la conscience et le sérieux qu'il mettait autrefois à la préparation de ses concours. L'on aimait voir sa silhouette dégagée, élégante ; l'on appréciait son abord avenant et sa franche cordialité.

La nouvelle de sa mort est arrivée. Il est le premier de notre maigre promotion à être parti. Quoique dispersés en France, les quatre qui restent ont ressenti de la même façon le vide soudain créé. Il sont eu la même peine. Dans leur dernier salut, ils voudraient que l'on sente toute l'affection qu'ils avaient donnée à un vrai copain.

R. GRASSOT.

## Paul PIALAT

(1917-1958)

*Elève Inspecteur 1949*

**T**OUS les collègues et amis de M. Pialat, Inspecteur primaire à Laval, ont éprouvé une profonde tristesse, au début d'octobre 1958, en apprenant qu'il était atteint d'une grave maladie. Ils ont suivi avec anxiété les dramatiques péripéties de la lutte courageuse que le malade a soutenue contre la mort, et au moment où, à l'issue d'une intervention chirurgicale, l'espoir semblait renaître, ils ont appris avec une poignante émotion, le 17 novembre, que tout était consommé !

M. Pialat était né en octobre 1917 dans un petit village du Gard. Entré à l'École Normale de Nîmes en 1933, il y fit de brillantes études et débutait dans la carrière d'instituteur lorsque survint la guerre de 1939. Mobilisé comme sous-officier, il se conduisit courageusement et fut décoré de la Croix de guerre. Il revint dans son département natal à l'issue des hostilités, mais ne tarda pas à militer dans la Résistance, et devenu suspect, il dut, pour échapper à une éventuelle arrestation, se réfugier à Paris, où il exerça pendant un an, en 1944, les fonctions de Vérificateur des Poids et Mesures. Mais la véritable vocation de M. Pialat était l'enseignement, si bien qu'à la fin de la guerre, il regagna le Gard où il ne tarda pas à être nommé directeur d'école. Pendant plusieurs années, il exerça avec une conscience exemplaire ses fonctions

d'instituteur, tout en approfondissant sa culture personnelle en vue du concours de l'Inspection Primaire. Après un s'age à l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud, il fut nommé en 1951 Inspecteur de l'Enseignement Primaire, exerça ses fonctions pendant un an en Corse et fut désigné en octobre 1952 pour occuper le poste de Laval.

Pendant les six années qu'il a passées en Mayenne, M. Pialat a exercé une influence profonde sur le personnel enseignant. Sans doute sa vivacité naturelle et sa rude franchise déconcertaient parfois ses interlocuteurs ; mais son caractère droit, sa simplicité, sa sensibilité, l'intérêt qu'il portait à toutes les questions scolaires et pédagogiques lui attirèrent très vite la déférente sympathie du personnel de la circonscription, sur lequel il disposait d'un incontestable prestige, grâce à l'étendue de sa culture et au dévouement qu'il apportait à sa tâche.

Les amis de M. Pialat savent qu'il ne vivait que pour sa famille et pour son travail. C'est en pleine session du Brevet Elémentaire, dont il avait tenu, malgré sa fatigue, à diriger les épreuves, qu'il dut brusquement se faire hospitaliser. Il fit face à la souffrance avec un courage tranquille, sans jamais laisser échapper une plainte, en pensant constamment aux siens, au travail qui l'attendait dans sa circonscription et en acceptant finalement son destin avec résignation.

M. Pialat a été enseveli, comme il le désirait, dans le petit cimetière de son village natal. Conformément à sa volonté, ses obsèques ont été empreintes de la plus grande simplicité et aucun discours n'a été prononcé. Mais la longue veillée funèbre qui eut lieu, le soir du 18 novembre, dans le préau de l'école de la rue de l'Abbé-Angot à Laval, ne fut pas dépourvue de grandeur : de tous les points du département, maîtres et amis, atterrés par une disparition si prématurée, étaient accourus pour rendre, dans un recueillement impressionnant, un dernier hommage à la mémoire de M. Pialat.

M. Pialat était un Inspecteur primaire d'élite en même temps qu'un homme de cœur. Le personnel de l'Éducation Nationale de la Mayenne conservera fidèlement son souvenir et s'incline respectueusement devant la douleur de sa veuve et de ses enfants.

P. DUBOIS,

Inspecteur d'Académie de la Mayenne.

## Marceau PIVERT

(1895-1958)

*Promotion 1919 — Sciences*

**N**OTRE camarade Marceau Pivert était surtout connu pour sa longue et active carrière de militant socialiste, développée sous le double signe de la fidélité et du courage.

Socialiste de la tradition jaurésiste, Secrétaire général de la Fédération de la Seine, membre du Cabinet Léon Blum en 1936, ce haut dignitaire de la S. F. I. O. n'hésita pas à sacrifier ce qui eût pu être une grande carrière politique à la fidélité généreuse aux principes moraux qui représentaient pour lui l'âme de sa prise de position politique et à se faire expulser d'un parti dont il ne pouvait approuver une orientation jugée par lui opportuniste et ruineuse.

Pour la paix, pour l'union des peuples, pour une généreuse laïcité, pour le respect en toutes circonstances de la dignité humaine, non seulement notre camarade faisait preuve d'une fermeté doctrinale intraitable, mais il savait payer de sa personne. Ce grand mutilé de 1914-18 se trouvait, en général, et même au sens physique du mot, dans les situations où il y a une part de coups à recevoir.

Ame généreuse, fondamentalement. De la **Correspondance socialiste internationale** (C. S. I.) dont il était le fondateur et l'inlassable animateur, j'ai sous les yeux le numéro de

juillet-août 1958 qui est consacré à sa mémoire. D'une série de témoignages émouvants, nous retiendrons ici l'article qui évoque particulièrement Marceau Pivert dans sa carrière de professeur.

Il y apportait, on le verra, la même générosité dans le don de soi, la même ardeur à répandre la lumière, qui formèrent la marque profonde de sa personnalité et l'unité de sa vocation.

H. C.

Marceau Pivert incarnait à un tel point le militant socialiste que, pour beaucoup, il n'était que militant. Je l'ai entendu maintes fois s'amuser de l'étonnement que des camarades manifestaient en apprenant, au hasard d'une conversation, qu'il était professeur.

Or, Marceau Pivert n'a pas été professeur à un moment fugitif de sa vie, avant d'accéder comme il l'aurait pu (mais il ne l'a jamais cherché) à un mandat électif et rétribué. Parallèlement à un combat socialiste, totalement désintéressé, ininterrompu et dévorant, il a assuré la vie d'un foyer, dont ses amis savent quelle était la chaleur, par une carrière professorale menée jusqu'à son terme normal, que la mort, hélas ! a suivi de près.

L'enseignement fut pour Marceau une vocation, vocation qu'il a transmise à sa fille. L'instituteur de Montmachoux (Seine-et-Marne), son village natal, frappé par son intelligence vive et précoce, le dirigea vers l'École Primaire Supérieure de Nemours. Marceau y prépara l'École Normale d'Instituteurs d'Auteuil où il entra en 1912. La guerre l'en arracha et le rendit à la vie civile, meurtri dans sa chair, profondément marqué dans sa pensée. Instituteur à Montrouge en 1917, il prépara le concours d'entrée à l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud, où il fut admis d'emblée en 1919 dans la section des Sciences. Il y suivit également les travaux des Sciences Appliquées et les cours de Philosophie de Mélinand.

A sa sortie de Saint-Cloud, en 1921, il est nommé professeur à l'E. P. S. de Sens. Son action militante, politique et syndicale, jugée « révolutionnaire », le mène devant le Conseil de Discipline et lui vaut d'être momentanément rétrogradé. Son purgatoire achevé, il enseigne à l'E. P. S. de Rambouillet, dans un Cours Complémentaire de Paris, puis à l'E. P. S. de Suresnes.

Révoqué en 1939, Marceau qui est dégagé de toutes obligations militaires, se trouve en Amérique quand la guerre éclate. Là encore, le professeur a suivi le militant : il fonde

à Mexico, avec Paul Rivet, l'Institut Français d'Amérique Latine, et en devient le secrétaire général. Réintégré à la Libération, Marceau est nommé au lycée Jean-Baptiste-Say où l'atteint la « limite d'âge ».

La fonction de professeur n'était pas pour Marceau Pivert un gagne-pain fastidieux, une tâche asservissante à laquelle on ne donne que ce que l'on ne peut retenir. Il apportait dans son enseignement les qualités qui faisaient de lui un militant incomparable et qui se résument dans le don de soi. Il n'y avait pas deux Marceau : le professeur et le militant servaient le même idéal, avec la même foi, la même abnégation. J'étais depuis longtemps déjà son camarade et son ami quand un hasard dont je remercie la providence administrative en fit mon collègue à J.-B.-Say. Alors qu'il souffrait déjà du mal qui devait l'emporter, je l'ai vu à la tâche. Il s'y donnait, non seulement avec une conscience scrupuleuse, un dévouement inlassable, mais avec joie. Il éprouvait une haute satisfaction à éveiller de jeunes esprits. Il le faisait avec un respect exigeant de la personnalité de l'enfant. Sa conception de la laïcité, pour laquelle il a tant combattu, lui imposait cette attitude et la lui rendait aisée. Elle rejoignait d'ailleurs, dans un accord parfait, son socialisme, ennemi des dogmes, des conformismes, de l'esprit de secte.

J'en retrouve sous sa plume une définition parfaite dans « La Nouvelle Revue Socialiste » (4<sup>e</sup> année, n° 33, 15 septembre-1<sup>er</sup> novembre 1930, p. 525) : « La laïcité n'est pas seulement, comme on se plaît à le dire, la neutralité confessionnelle. C'est quelque chose de positif. A partir du moment où l'on accepte de former la personnalité de l'enfant en dehors des affirmations d'une foi quelconque, on est lié par un système, qu'on le veuille ou non. Si l'école laïque était seulement l'école neutre, certain évêque de Mâlines aurait raison qui s'écriait avec indignation : « Arrière l'école neutre, l'école nulle. » Mais la laïcité implique l'existence d'une connaissance, d'une morale, d'une pensée absolument indépendantes de tout dogme préétabli. Elle signifie que l'homme se sent capable de trouver en lui-même, dans son expérience, dans l'expérience sociale, les règles de son activité, les fondements de sa science, les éléments de sa pensée. Elle a donc pour postulat : le respect de l'intégrité de l'enfant, le respect de l'intégrité de la réalité observable. Toute éducation laïque est donc antidogmatique par définition ; elle a pour objet, au sens large, « d'ouvrir les yeux », d'apprendre à voir, à saisir des rapports entre les choses et en même temps d'ap-

prendre à voir tout ce qui peut être vu, autrement dit, de faire passer au crible de l'esprit critique toutes les données de l'expérience et toutes les notions reçues. Se rend-on bien compte de la portée révolutionnaire d'un tel enseignement ? Et comprend-on qu'il ne soit pas du goût des privilégiés ? Tout ce qui tend à conserver l'ordre social dans sa structure fondamentale est en effet pour une philosophie « statique » ; la laïcité, philosophie du mouvement, est au contraire, par sa nature même, au service de la classe révolutionnaire. »

On admirera l'heureuse conjonction des préoccupations du pédagogue et des perspectives de l'homme d'action socialiste.

Mais c'est surtout le professeur agissant que je veux évoquer ici, puisque j'ai pu en constater le rayonnement. Rien ne mesure mieux la valeur de l'enseignement prodigué par Marceau Pivert que la touchante affection que lui témoignaient ses élèves, les meilleurs juges de leur maître. Ils se tenaient en contact permanent avec lui, voulaient toujours être informés de sa santé quand la maladie interrompait son service. Pour des raisons de santé, il s'en tenait, les dernières années, aux petites classes du lycée. Quand, au cours d'une récréation, je gagnais la cour voisine pour bavarder un instant avec lui, si j'apercevais, dans une salle de classe ouverte, des élèves restés en grappe autour de la chaire, je n'hésitais pas : Marceau était là, rayonnant de joie, heureux de l'affection déférente et chaleureuse dont il se sentait entouré. Et ce n'était pas une entente superficielle, passagère.

Alors que je les informais de la mort de Marceau, j'ai mesuré la force du souvenir reconnaissant et affectueux que lui gardaient, après des années, ses anciens élèves. Une double impression demeurait chez ces jeunes gens : celle du travail sérieux, des heures de cours bien remplies, qui commencent dès que le maître est entré et ne cessent que lorsqu'il a franchi à nouveau la porte, et aussi celle d'une atmosphère de ferveur et d'amitié qui rend le travail léger et fécond.

Marceau Pivert a servi l'enseignement public comme il a servi le Socialisme, il ne s'en est jamais servi.

Justinien RAYMOND.

## Paul RIQUET

(1872-1959)

*Promotion 1895 — Lettres*

**P**AUL RIQUET vient de terminer à quatre-vingt-six ans une longue vie qui fut particulièrement riche et bien remplie.

Il fut élève-maître à Douai (1888-92) et il revint à son Ecole Normale en qualité de professeur en 1897. Entre temps il avait exercé le métier d'instituteur, avait ajouté le baccalauréat à son brevet supérieur, s'était préparé à Saint-Cloud. Reçu à Saint-Cloud dans la section des lettres, il en était sorti brillamment en tête de la liste d'admission au professorat.

Le jeune professeur exerça deux ans à Douai. C'était à l'époque où l'affaire Dreyfus passionnait et divisait toute la France. Il se devait d'être, et il fut un révisionniste convaincu. Cependant il n'oubliait pas le but qu'il s'était assigné : il se sentait une vocation pour la carrière d'Inspecteur primaire. En 1899 il se présenta et fut admis avec le rang n° 1.

Cette carrière le conduisit, si on laisse dans l'ombre un court début à Marennes et un bref passage à Dreux, à Rochefort où il resta dix ans (1901-11), à Rouen (1913-26), puis à Paris (1926-34).

A Rochefort, à cette époque et en ces lieux, il eut à connaître avec le magnifique élan de la foi laïque certains aspects moins heureux du « Combisme » : une pointe de

sectarisme et un soupçon de « bonapartisme » administratif qui n'étaient pas pour plaire à l'ancien « dreyfusard » si épris d'équité et de respect de la personne humaine.

À Rouen il fit une longue carrière sans nuages, se félicitant de la collaboration confiante qui s'était établie entre ses chefs, lui-même et le personnel enseignant. Et puis, fort amateur de musique, il appréciait de pouvoir suivre en fidèle abonné les représentations lyriques du réputé Théâtre des Arts de Rouen.

Sa nomination dans la Seine (1926), son accession au rang de Chevalier de la Légion d'Honneur (1931), furent le couronnement de sa carrière. Il demanda sa retraite en 1934 et c'est alors que cette brillante carrière se termina sur une vilenie administrative. Par application des décrets-lois de Germain Martin il fut mis à la retraite à partir du 1<sup>er</sup> août ; c'est-à-dire qu'on le privait de son traitement d'activité pendant les grandes vacances ! Il fut révolté et il le dit bien haut, sans résultat naturellement.

Il trouvait une singulière consolation dans l'affection respectueuse des instituteurs de sa circonscription. Au cours d'une cérémonie d'adieu, un Directeur d'école de Saint-Maur exprimait à son ancien Inspecteur les sentiments du personnel en ces termes :

« Un chef a l'autorité qu'il mérite. La vôtre était fondée sur  
« une maîtrise professionnelle devant laquelle nous nous in-  
« clinions tous, sur le souci de la stricte justice, sur l'accom-  
« plissement, sans faiblesse comme sans rudesse, d'une tâche  
« dont nous devinions le pesant fardeau, sur une sollicitude  
« qui s'étendait jusqu'à nos intérêts matériels, sur une bien-  
« veillance reconnue et appréciée unanimement. »

Paul Riquet sut encore, à côté de son travail professionnel, se consacrer à l'activité et à la défense corporative, non pas de sa seule catégorie, mais de tous les fonctionnaires du Corps enseignant. Il avait été choisi comme Président de l'Association des Inspecteurs primaires, il fut un des animateurs de l'Entente universtaire au moment de la « bataille des traitements ». En 1924 il était nommé membre de la Commission de révision des traitements, dans laquelle il déploya une inlassable activité. Il devait faire face aux représentants de l'administration des Finances, tout en cherchant un accord entre les revendications de catégories parfois en rivalité. Il aurait pu se créer des inimitiés, il ne reçut que des marques de sympathie. De plus, pendant cette triste

époque du franc fondant, il menait la lutte par de vigoureux articles que lui réclamaient certains journaux pédagogiques.

Enfin la confiance de ses collègues le porta au Conseil Supérieur de l'Instruction publique où il siégea dans les années qui précédèrent sa retraite.

Cette retraite ne fut pas oisive. Il poursuivit quelque temps sa collaboration à des journaux pédagogiques, poursuivant inlassablement ce mirage d'un accord entre les traitements et le prix de la vie. Il accepta de donner des cours de pédagogie dans un établissement privé laïque important : le Cours Nadaud. Sa compétence, et la pression des circonstances, le poussèrent jusqu'à la Direction du Cours Nadaud. En 1948 il décida de se retirer et écrivit, non sans noblesse au propriétaire de l'établissement : « L'âge et le déclin de mes forces m'obligent, en conscience, à prendre cette décision. »

Les dernières années se firent peu à peu moroses, avec le déclin des forces physiques. Il ne sortait plus guère, mais il écoutait religieusement les transmissions des grands concerts, ou certains disques de choix dont il avait réuni une belle collection. Et la perfection de certains passages mettait une larme dans ses yeux.

En 1954 il eut le malheur de perdre son épouse et il dut se retirer à Blois. Les infirmités s'installèrent et le chagrin l'achemina plus vite vers le déclin. Il est mort de vieillesse le 15 février 1959.

R. CHAPUIS.

\*  
\*\*

Je tiens à ajouter, à la notice que son gendre, notre camarade Chapuis, a consacrée à la carrière de Paul Riquet, quelques mots d'adieu à celui qui fut mon camarade de Saint-Cloud et qui resta toujours mon ami.

Il était mon aîné de près de cinq ans, mais le hasard du concours d'entrée à l'Ecole nous rapprocha. En ces temps lointains, sous une direction sévère, la place de chacun, dans notre petite salle d'étude, nous était assignée d'après notre classement à ce concours. Reçu second, j'occupais donc le pupitre intermédiaire entre celui de Gourdon, notre major, et celui de Riquet, reçu troisième, et ce double voisinage, pendant deux années, me fut agréable et profitable à la fois,

la méthode et le sérieux, à ma gauche, de Riquet, faisant équilibre au dilettantisme quelque peu fantaisiste du Parisien Gourdon, à ma droite. Ce que furent alors nos discussions sur tous sujets, animées et toujours cordiales, mais parfois bruyantes, — surtout quand nos camarades, dérangés dans leur travail, s'y associaient, — reste un de mes meilleurs souvenirs. Et, à d'autres heures, dans nos promenades, celui de mes conversations plus intimes avec Riquet, dont j'avais peu à peu vaincu la réserve et l'apparente froideur : il me parlait alors de sa famille et de sa fiancée, qu'il devait épouser bientôt après sa sortie de l'École, qui fut sa compagne pendant près de soixante ans, et dont la disparition, en 1954, l'accabla.

La vie devait nous séparer sans altérer notre affection, et nous nous suivions de loin, absorbés tous deux par nos tâches professionnelles, auxquelles Riquet, en particulier, se consacrait avec passion. Nous nous étions amusés jadis, entre camarades, à le taquiner un peu sur son second prénom, Maximilien, qui fut celui de Robespierre, autre homme du Nord, et à rapprocher leurs deux tempéraments. Riquet ne s'insurgeait pas contre ce rapprochement parce qu'il savait bien que nous entendions reconnaître ainsi, en souriant, sa puissance de travail, la rigueur de ses principes et ses exigences non moins rigoureuses envers lui-même. Ces qualités restèrent les siennes, avec beaucoup d'autres, pendant sa longue carrière d'inspecteur qui nous permit enfin de nous revoir quand il fut nommé à Paris en 1926. Je dirigeais alors le « Journal des Instituteurs », et Riquet voulut bien s'y charger d'une partie de la rubrique corporative, me donnant la joie de le voir travailler auprès de moi, comme trente ans plus tôt.

La guerre, puis l'exode et l'occupation, nous éloignèrent de nouveau. Gourdon mourut pendant cette sombre période, et je crains que Riquet et moi ayons été les derniers, de notre promotion littéraire de 1895, à survivre jusqu'en 1959. Je reste donc peut-être le seul, de ce petit groupe de bons camarades, à pouvoir rendre un hommage attristé à la mémoire de Paul-Maximilien Riquet, mon très cher et très fidèle ami, l'un des meilleurs d'entre nous.

Maurice KUHN.

## Gérasime SAINT-LOUIS

(1884-1945)

*Promotion 1910 — Sciences*

**N**OUS avons appris avec regret le décès de notre camarade Saint-Louis. Il était né le 8 mars 1884 au François (Martinique), avait épousé une demoiselle Edmont Mariette et avait développé dans son île natale une carrière honorable, puisqu'il avait, après sa retraite, été nommé Directeur honoraire adjoint de l'Enseignement technique de la Martinique.

Les services administratifs de l'île, en dépit d'efforts attentifs, n'ont pas réussi à retrouver de traces plus précises de la vie et de la mort de notre camarade : ciels tropicaux, pays de l'oubli où toute vie humaine, plus encore qu'ailleurs, se dissout vite dans le grand abîme de la Nature.

H. C.

## Gustave SCHEID

(1872-195 )

*Promotion 1891 — Lettres*

**N**OTRE collègue Mailard, proviseur honoraire du Lycée Turgot, a bien voulu nous communiquer les renseignements suivants :

« J'ai personnellement connu M. Scheid de 1932, date de ma nomination à l'Ecole Turgot en qualité de Surveillant général, à 1934, année de sa mise à la retraite. Par la suite, je n'ai eu que de rares et brèves occasions de le rencontrer ; pour la dernière fois, lors de la célébration du Centenaire de l'Ecole Turgot (1939).

M. Scheid était un collègue extrêmement sympathique, aussi courtois qu'amical. D'une distinction parfaite, il était unanimement estimé et aimé, aussi bien par ses élèves — il assurait la préparation au Brevet supérieur — que par ses collègues, pour ses exceptionnelles qualités intellectuelles et morales, autant que pour la haute valeur de son enseignement. La finesse et la profondeur de son esprit en faisaient un maître sans égal.

Je regrette infiniment de ne pouvoir mieux vous retracer le portrait de M. Scheid, et je m'en excuse. Je ne sais quelles furent ses dernières années, ni s'il habitait toujours Versailles (4, rue de Gravelle). Il avait deux enfants (mariés tous deux) qui, jadis résidaient également à Versailles autant qu'il m'en souviennent.

Malheureusement le Lycée Turgot n'a pas eu connaissance de la disparition de M. Scheid, et n'a donc pu se faire représenter à ses obsèques. Je le regrette infiniment, car je me serais fait un devoir de l'accompagner à sa dernière demeure. »

Né le 15 juin 1872, à Versailles. **Titres** : C. A. Professorat, Lettres Ecoles Normales 1893 ; C. A. Inspection primaire. **Distinctions honorifiques** : O. A. 1906 ; O. I. 1920 ; Chevalier de la Légion d'Honneur 1933. **Travaux publiés** : « Pour la beauté, essai sur l'éducation esthétique » (1899) ; « L'Éducation par la joie ; l'École de plein air » (1904), (A. Colin). Dans diverses revues, notamment dans la « Revue pédagogique » : L'Interrogation et la Curiosité (1905), Plan d'un cours de Lecture (1905), L'Évolution littéraire chez l'enfant et l'adulte (1910), La classe éducative (1912), La correction des compositions littéraires (1911), L'Œuvre de Puvis de Chavannes à Amiens, L'École devant la Nation. **Carrière** : Elève-maître E. N. Versailles, 1888-1891 ; Elève E. N. S. Saint-Cloud, 1891-1893 ; Professeur E. N. Caen, 1893-1897 ; Professeur E. N. Laon, 1897-février 1901 ; Professeur E. N. Arras, févr.-octobre 1901 ; Professeur E. N. Amien, 1901-1909 ; Professeur E. P. S. Turgot, 1909-1934 (retraite le 30-9-34).

## Alphonse SIX

(1886-1956)

*Promotion 1920*

**A**LPHONSE SIX était Alsacien et déjà dans l'enseignement avant la guerre de 1914-. Il fut admis en 1920-21 à l'Ecole de Saint-Cloud « au titre alsacien ». Il fut nommé en 1921 professeur à l'Ecole Normale de Colmar, qu'il ne devait quitter que pour prendre sa retraite en 1954, après y avoir exercé les fonctions de professeur-économiste jusqu'en 1939, puis de professeur d'allemand à partir de 1945.

Il avait élevé deux enfants. Son fils passa par l'Ecole Centrale et doit être ingénieur à Paris. Sa fille mourut dans des circonstances fort pénibles quelques mois avant son propre décès. Notre camarade avait eu la douleur de perdre sa femme durant la dernière guerre.

A ses obsèques, qui eurent lieu le 4 février 1956 dans son village natal, d'Orschwihr, notre camarade Mathieu, directeur de l'Ecole Normale de Colmar, évoqua en ces termes la vie laborieuse d'Alphonse Six.

« A soixante-dix ans, M. A. Six vient reposer au cimetière de son village natal. Il est né, en effet, le 23 octobre 1886 à Orschwihr et, depuis cette date, sa vie a été bien remplie. Je ne veux pas en rappeler les détails, que beaucoup ici connaissent mieux que moi, mais je veux surtout insister sur sa longue présence à l'Ecole Normale de Colmar. Dès

avant 1914, il avait été instituteur à l'École annexe, tâche délicate, difficile, dont on ne saurait exagérer l'importance. Mais c'est en 1921 qu'il est venu s'installer comme professeur à l'École Normale elle-même. Et il ne l'a plus quittée. Il en a même été l'économiste et ses enfants y sont nés et y ont grandi. Au cours même de la dernière guerre, il a suivi le sort de l'École, est allé avec elle à Aiguillon puis à Périgueux, est revenu de là-bas avec elle à la libération. La mort avait déjà frappé à sa porte et l'avait séparé de Mme Six. C'était un homme éprouvé qui nous revenait en 1944. Mais les dix années qu'il a passées encore depuis 1944, dans sa chère École Normale lui ont été douces. Il enseignait avec joie, dans la paix et la simplicité. Il était entouré du respect et de l'affection de tous, et m'a dit souvent qu'il était heureux. Au reste ses propres enfants, magnifiquement doués, lui donnaient toutes les satisfactions ; mais son métier, disait-il, lui plaisait plus que jamais. Ai-je besoin de rappeler la valeur du métier de professeur d'École normale ? Un professeur d'École Normale forme des instituteurs, c'est-à-dire, par leur intermédiaire, des milliers d'hommes. Et, de 1921 à 1954, M. Six a formé mille jeunes instituteurs. Presque tous ceux qui exercent actuellement dans le département sont ses anciens élèves ; certains atteignent la retraite, alors que **deux** promotions qui l'ont connu sont encore à l'École Normale. C'est dire quel levain il a fourni à la pâte alsacienne, et que ce levain continuera à agir pendant longtemps encore, et que l'influence même ne s'en perdra jamais.

« Mais il semble que depuis que M. Six a quitté l'École, le malheur ait voulu s'acharner sur lui. Accablé par un nouveau deuil épouvantable, il disparaît quelques mois après. A l'estime et à l'admiration, à l'affection qu'il avait su nous inspirer, s'ajoute maintenant une immense pitié.

« Cher Monsieur Six, les élèves, les Professeurs, le Personnel, le Directeur de l'École Normale, votre Inspecteur d'Académie, représentant tous vos anciens élèves, qui sont ses instituteurs ou ses professeurs, sont debout devant votre tombe. Ils vous disent adieu.

« Vous aimiez, en greffant les rosiers du jardin, m'entretenir de la mort, avec une douce sérénité et sans crainte. Vous m'aviez fait promettre de ne pas parler à vos obsèques. Pardonnez-moi d'avoir dit quelques mots, quand même. Votre ami, tous vos amis ne pouvaient pas vous laisser partir ainsi »

## Paul THUILLIER

(1885-1955)

*Promotion 1907 — Sciences*

Extrait de « La République du Centre » du 30-9-1955

**N**OUS apprenons la mort, à l'âge de soixante-dix ans, de M. Paul Thuillier, ancien professeur au Collège Benjamin Franklin, ancien adjoint au maire d'Orléans.

Né à Saint-Jean-le-Blanc (Loiret), en 1885, élève de l'E. P. S. puis de l'E. N. d'Orléans, il fut surveillant au Lycée Pothier avant d'être admis à l'E. N. S. de Saint-Cloud.

En 1909, il fut nommé professeur de mathématiques au Collège de Cholet, puis peu après à l'E. P. S. d'Orléans où il avait été élève. Il devait y faire toute sa carrière. En 1940, il prit une retraite anticipée et sous l'occupation, il appartint au groupe de Résistance de « Libération Nord ».

A la Libération, il devint adjoint au maire dans la première municipalité présidée par le Dr Chevallier. Il fut élu en 1945 et en 1949 au Conseil municipal et demeura à l'assemblée jusqu'en 1953.

Membre du Comité directeur de la Caisse des Ecoles et président du Comité des fêtes populaires, il n'avait cessé de se dévouer aux œuvres scolaires.

Les très nombreux Orléanais qui furent ses élèves à Benjamin Franklin et les amis qu'il comptait dans notre ville apprendront avec tristesse la mort de cet homme sympathique et dévoué, éloigné de tout sectarisme, qui ne laissera que des regrets.

## Jean VALLORY

(1878-1957)

*Promotion 1898 — Sciences*

**L**ES hasards de l'existence m'ont fait connaître beaucoup de gens, universitaires ou non. Peu de figures m'ont paru aussi originales et aussi attachantes que celle de notre camarade, décédé le 30 juillet 1957 à Chambéry.

Jean-Joseph Vallory naquit le 26 février 1878 à Aiton, village de Savoie où ses parents étaient instituteurs. C'étaient des maîtres de grande réputation, à tel point que François Vallory, le père, « mérita d'être choisi, dans son humilité, pour recevoir du Président Carnot la croix de la Légion d'Honneur, décernée pour la seconde fois à un maître d'école ». Ils eurent huit enfants ; Jean était le sixième. — Son frère aîné, un brillant Saint-Cyrien, fit toute sa carrière en Afrique du Nord. Capitaine au 4<sup>e</sup> Zouaves à la mobilisation, il fut tué à Tracy-le-Mont en novembre 1914. — Six autres enfants furent orientés vers l'enseignement. De cette nombreuse famille, il reste une sœur, un peu plus âgée que notre camarade ; elle termina sa carrière comme directrice d'école à Chambéry.

Vallory sortit de l'École Normale d'Albertville en 1896. Pendant un an, il fut chargé d'une école mixte dans un petit village de montagne. L'année suivante, il se mit en congé pour préparer **seul** le concours d'entrée à Saint-Cloud, Sciences. Admis en 1898, il devança l'appel pour faire son service militaire, entra à l'École en 1899 et en sortit en 1901 muni

des deux certificats d'aptitude au professorat (sciences et travail manuel). Nommé d'abord à l'E. P. S. d'Aubin, il le fut en 1902 à l'Ecole Normale de Tunis, en 1903 à celle de Caen. Sur l'indication de son frère, il quitta ce poste en 1913 pour être détaché en qualité de professeur de sciences au lycée de Casablanca, dont Lyautey venait de décider la création ; il y resta jusqu'à sa retraite en 1933.

Ces indications sommaires rappellent les étapes de la vie universitaire de Vallory ; elles font pressentir son intelligence et sa puissance de travail ; mais elles ne renseignent ni sur la variété de ses aptitudes, ni sur son caractère. Quarante années d'une amitié qui n'a pas subi l'usure du temps me permettront peut-être de combler cette lacune et de broser un portrait ressemblant de l'homme.

Nous nous rencontrâmes pour la première fois à Rouen, à la fin de 1914. Affectés comme sergents à deux régiments différents du 3<sup>e</sup> C. A., le hasard des mutations nous réunit dans la même caserne, où nous fîmes bientôt connaissance. A la fin de 1915, après un séjour sans confort dans le secteur de Neuville-Saint-Vaast, je retrouvai Vallory à l'Etat-major du 3<sup>e</sup> C. A. en campagne, en qualité de sergent-planton au quartier général. Notre rapprochement dura une année, passée surtout dans la région de Verdun. C'est là que se scella notre amitié.

Mon nouvel ami avait des manières très distinguées ; sa conversation brillante (fondée sur une lecture très étendue et sur une dialectique serrée, subtile même), sa verve caustique séduisaient ceux qui l'entendaient. Il écrivait bien, avec la facilité, l'abondance, l'agrément de sa parole. En outre, il était passionné pour son enseignement et sa culture personnelle. A Caen, il enseigna les mathématiques ; avec succès, il prépara une licence de sciences physiques dont il ne fit pas grand cas ; par contre, il garda beaucoup d'admiration pour un biologiste de grande valeur, mort prématurément, Noël Bernard, maître de conférences, puis professeur à la Faculté des Sciences de Caen de 1901 à 1908. Son enseignement marqua profondément Vallory.

En 1916, dans nos fréquents entretiens, j'eus donc affaire à un biologiste d'une curiosité insatiable, qui avait enseigné les mathématiques pendant une dizaine d'années et commencé à enseigner les sciences physiques du baccalauréat. Il me posa de nombreuses questions, relatives aux sciences expérimentales et même à la géométrie, dont l'origine concrète

n'est pas douteuse. J'y répondis au mieux, sans pouvoir le convaincre, toutefois, de l'utilité des travaux pratiques pour les débutants. A propos de l'emploi de la méthode inductive — je ne dis pas de « redécouverte », — recommandée par les instructions qui accompagnaient les programmes de 1905, il fit des objections valables qui nous conduisirent à examiner le rôle des hypothèses dans les sciences expérimentales à caractère déductif. C'est à cette occasion que je lui conseillai la lecture d'un ouvrage remarquable de Pierre Duhem, **La théorie physique, son objet, sa structure**. Il sut en apprécier la portée philosophique et scientifique. Mécréant, il avait l'esprit assez libre pour louer le livre d'un croyant ; son attitude ne lui valut pas que des compliments.

Démobilisé, Vallory regagna Casablanca où, durant une quinzaine d'années, son activité fut surtout d'ordre professionnel : préparation des cours, élaboration des plans pour le pavillon des sciences, choix des appareils l'occupèrent agréablement car il avait plus de liberté qu'il n'en aurait eu en France. Ce fut l'époque de ses relations suivies avec l'**Union des Physiciens**, dont je m'occupais alors, et de ses séjours annuels à Paris, en juillet, durant lesquels il venait me voir pour le plus grand plaisir des miens. A plusieurs reprises, j'entendis faire l'éloge de Vallory professeur ; puis, vers 1932, je sentis que sa situation à Casa se dégradait. Pour quelles raisons ?... Probablement, des difficultés avec l'administration collégiale ; une question de bouton posée par la nomination d'un jeune agrégé ; la fatigue de Vallory qui souffrait de crises d'asthme au Maroc... Mais, ce qui est certain, c'est qu'il ne put supporter les manœuvres tortueuses et les variations rapides des appréciations de ses chefs hiérarchiques ; il partit en 1933, non sans faire un éclat sous forme d'un opuscule élégamment présenté, intitulé **Adieux**.

Ce geste de révolte ne signifie pas qu'il était ombrageux. Loin de là ; son caractère était au niveau de son intelligence : une honnêteté scrupuleuse, une absolue franchise qui lui faisait mépriser ceux qui n'étaient pas sincères, un grand souci de la justice et un total désintéressement donnaient à Vallory une forte personnalité, dédaigneuse de la popularité et des amitiés faciles. Il fut bon camarade, bon collègue ; il eut peu d'amis véritables ; cependant, il n'oublia pas l'affection que lui témoignèrent les « Cloutiers » de l'Ecole industrielle et commerciale de Casablanca (Vidalenc, Mercier...).

Vallory se retira en Savoie, près de sa sœur, et pendant une vingtaine d'années, de plus en plus casanier, il fit un travail de bénédictin dont il me reste à parler.

Il mit d'abord en forme ses réflexions sur la physique élémentaire. Elles devaient fournir la matière de trois gros volumes, **Poussières de Physique**. Deux furent édités avec recherche et se vendirent mal : le troisième resta sous forme de manuscrit, dactylographié par l'auteur.

Puis, ce fut une longue série d'études critiques minutieuses sur des sujets scientifiques variés, études qui lui permirent d'exercer ses talents de logicien : Les unités électriques, — Le temps, — Les épicycles, — La logique mathématique, — Descartes, etc. Ce travail ardu était interrompu plus ou moins longtemps pour faire place à des besognes moins austères : lectures, études d'histoire, correspondance, travaux manuels.

En 1941, une tournée d'inspection m'amena à Chambéry et me permit de voir Vallory. Il venait de terminer deux grands tableaux qu'il avait dressés pour retenir plus aisément les points saillants de l'histoire ; il avait déjà fait des tableaux analogues pour la chimie, à l'usage de ses élèves. Ce professeur-né connaissait et appliquait la vieille recette pour apprendre : « Répéter, résumer, réviser, récapituler. »

Hors les années d'occupation, je reçus chaque année deux ou trois longues lettres qui me donnaient, sous une forme vive, plaisante à l'occasion, l'opinion de mon ami sur les questions d'actualité. Je me contenterai de citer un passage de sa lettre du 1<sup>er</sup> avril 1945, relatif à la réforme de l'enseignement. Il ne contestait pas la nécessité d'une réforme profonde, mais il craignait qu'elle ne fût faite de travers.

La meilleure chose que je reconnaisse dans notre enseignement, me disait-il, c'est ce qu'on se prépare peut-être à abandonner : la manière de ma vieille école de village. Je ne trouve rien à lui reprocher, ni pour moi, ni pour mes camarades. Nous savions lire, lire à haute voix, nous avions de l'orthographe, nous faisions chaque jour une rédaction, fût-ce sous la forme un peu naïve, mais dont je ne saurais me moquer : après récitation, par exemple, de la leçon d'histoire : « Écrivez à votre ami pour lui dire ce que savez sur Richelieu. » Au surplus, les forces ne nous paraissaient pas dépassées par le système métrique et les calculs d'intérêt. Nous savions la carte de France sur le bout du crayon. Nous avions tous les mercredis soir la réjouissance de l'exercice de dessin et, le jeudi, la superdélectation de la carte à colorier. Et nous trouvions le temps de jouer, de galopiner, d'aller « en champ » aux chèvres et aux vaches.

En juillet 1952, une insuffisance cardiaque, qui se manifesta en pleine rue, le condamna à une vie de reclus. Durant

plusieurs années, son état de santé resta stationnaire et il put achever ses études critiques. Le 17 décembre 1956, il m'annonçait avec satisfaction que l'œuvre entreprise était achevée : 3 000 pages (manuscrites ou dactylographiées avec soin), illustrées de beaux dessins en noir ou en couleurs, reliées en treize volumes de grand format :

Voici revenus, treize à la douzaine, dans leurs beaux habits de veau, mes volumes d'**Inédits**. Dans deux emboîtages de carton, sur une petite table devant la cheminée, ils m'offrent une vue assez plaisante. Mais ils disent aussi que ma vie d'auteur est terminée et que commence celle du retraité.

Avec mélancolie, il ajoutait :

Certes, je ne suis plus utile à rien ; mais par une sorte de coquetterie, je voudrais achever ma huitième décade : ... « âgé de quatre-vingts ans », cela est moins noir (je n'ose dire « plus gai ») que soixante-dix-neuf.

Ce désir ne se réalisa pas. En mars, une affection rénale se manifesta ; ses forces déclinerent vite et il dut s'aliter. Il eut la fin d'un stoïque.

Vallory ne se faisait pas d'illusion sur son état et il ne désirait pas prolonger une vie qui n'avait plus d'intérêt pour lui. Une seule question le préoccupait : après sa mort, que deviendraient ses livres, fruit de vingt ans d'efforts ? Iraient-ils moisir en quelque coin ?

La fille adoptive de Mlle Vallory m'en informa, puis me fit parvenir les treize **Inédits** afin que je trouve une solution. Après les avoir parcourus, je pensai que le lieu d'accueil idéal serait notre vieille Ecole et j'en fis part au Président de l'Association, camarade de promotion de Vallory. Sans tarder, il m'annonça que l'Association prendrait en charge les manuscrits et que, en accord avec le directeur, ils seraient mis en dépôt à la bibliothèque de l'Ecole. Peut-être quelque jeune camarade y trouvera-t-il à glaner.

Au cours de cette période, relativement longue, de dépouillement et de démarches, l'état de santé de notre camarade devint très alarmant. Pourrait-il avoir connaissance de la solution trouvée ? Je la dis à Mlle Vallory ; une amélioration passagère permit à son frère de prendre connaissance de ma lettre. Ce fut sa dernière joie. Le 26 juillet, alors qu'il ne s'alimentait plus, il eut le courage de m'envoyer un mot pour me dire le soulagement que l'Association lui apportait ; son écriture était devenue hésitante et à peine reconnaissable.

Le matin du 1<sup>er</sup> août, je reçus une enveloppe adressée à « Mme et M. Barrée », écrite par Vallory, d'une main ferme ; elle contenait le faire-part de son décès : une grande carte

portant, imprimés, ses prénoms et son nom ; au-dessous, écrite de sa main, la date de sa naissance ; sa sœur n'eut qu'à ajouter la date de sa mort et à expédier les faire-part préparés à son insu, — vraisemblablement, lorsqu'il m'annonça quelques années plus tôt, la tranquillité dont il jouissait depuis qu'il avait fait son testament.

Tel fut Jean Vallory : une intelligence vigoureuse, brillante, ouverte à tous les vents et qui se dispersa ; un laborieux qui aima le travail bien fait ; un caractère ferme, honnête, franc, ignorant et méprisant l'intrigue ; très digne d'estime et d'affection ; bref, presque un être hors série. Il est regrettable que la III<sup>e</sup> République ait si peu utilisé ses dons.

Maurice BARRÉE.

(Promotion 1903 - Sciences).

## Paul VIGNERAS

(1869-1957)

*Promotion 1893 — Lettres*

**A**VEC Paul Vignerass a disparu un des derniers représentants de cette génération d'éducateurs qui débuta alors que l'enseignement primaire entraît dans sa période d'organisation. Fils d'instituteurs périgourdiins, il commença en effet sa carrière un peu avant 1890 à titre d'instituteur en Dordogne. Il appartient à la promotion 1893-1895 de Saint-Cloud. Dès l'âge de trente-trois ans il fut appelé à la direction de l'École Normale de Loches (1902-1910). Puis il assura celle de Limoges (1910-1932). Il avait élargi sa culture par des études de Droit et obtenu le titre de Docteur en Droit de l'Université de Paris : la chaire de Droit constitutionnel lui fut confiée à l'École de Droit de Limoges.

Les élèves des différentes promotions lui sont reconnaissants d'être resté jeune par la vivacité de l'esprit et la spontanéité du don généreux de sa personne. Ses grandes qualités de cœur s'affirmèrent notamment au cours de la première guerre où il joua le rôle de chef de la grande famille normanno-limousine par l'œuvre du colis aux prisonniers et le bulletin « de Bellevue au Front » (Bellevue est le nom de l'E. N. de Limoges) qui assura la liaison entre les anciens élèves dispersés. Paul Vignerass fut alors bien souvent leur confident : A la veille d'une attaque, l'un d'eux lui écrivit une émouvante lettre pour le prier de transmettre son dernier message à sa famille.

La discipline libérale doit être jugée surtout en considération de la personne qui l'applique. A cet égard, Paul Vigner as fut un modèle. Les élèves étaient invités à rédiger un « Cahier de doléances » en vue de l'élaboration du Règlement intérieur de l'École : ils étaient donc enclins à ne présenter que des desiderata raisonnables et leur respect d'un Règlement, en grande partie leur œuvre, était facilité. Certain jour, la punition d'un groupe d'élèves fut levée « en souvenir d'un de vos aînés, tombé au front, sur la tombe de qui je me rendrai demain », déclara le Directeur à ses élèves, se les attachant ainsi davantage. Et il augmentait encore leur respect par sa grande franchise, n'hésitant pas, lors d'un cours de psychologie, à analyser les causes de la vivacité de caractère qu'il se reprochait de manifester parfois devant certaines fautes.

Paul Vigner as appartenait à ces hommes à qui la souffrance — au lieu de les incliner vers l'amertume — accorde une humanité plus profonde. Et lorsqu'il s'agit d'une nature d'élite comme la sienne, la faculté de comprendre les autres et de les aimer est alors portée à un très haut degré. Très jeune, il perdit la maman de ses trois enfants. Il confiait à ses amis que cette épreuve le marqua profondément toute sa vie. Une compatriote périgourdine lui permit de retrouver la douceur d'un foyer et donna une sœur à ses deux garçons et à sa fille.

Cet homme si généreux et si compréhensif était aussi un homme courageux : Il tenait à prendre ses responsabilités pour défendre les causes qu'il estimait justes. Lorsqu'en 1923-1924 ce grand directeur de l'Enseignement primaire : Paul Lapie fut menacé de perdre son poste, Paul Vigner as fut un des Directeurs d'École Normale qui signèrent une pétition adressée au Président du Conseil Raymond Poincaré. Impressionné par l'ensemble des hommages rendus à Paul Lapie, Poincaré le maintint à son poste. Quelques années plus tard notre cher Félix Pécaut fut attaqué par un journal régional. Paul Vigner as adressa une lettre de protestation à ce journal. Et son directeur dut reconnaître l'injustice des attaques.

Des hommes comme Paul Vigner as ont grandement contribué au respect dont sont entourées les Ecoles Normales et à la formation de ce corps d'instituteurs que beaucoup de pays étrangers nous envient — et que nous voudrions tant voir rester à un tel niveau de compétence. Les hommages ne lui firent pas défaut, entre autres : Présidence de l'Amicale

des directeurs d'Ecole Normale ; Légion d'Honneur en 1926 au titre de Chevalier puis avec le grade d'Officier en 1955. Mais au moins autant qu'à ces honneurs officiels, il fut sensible à l'imposante manifestation de sympathie qui salua sa retraite en 1932 : Une de nos plus grandes salles de Limoges fut archi-comble.

Et au cours de sa longue retraite ses anciens élèves ne furent pas les seuls à trouver souvent en lui un conseiller et, lorsque besoin était, un défenseur. L'incontestable autorité qui émanait de sa personne s'imposait à tous.

R. BAUBEROT.

(Promotion 1924 - Histoire).

E. N. de Périgueux ; Instituteur à Milhac-de-Nontron, puis à Ribérac ; délégué professeur à l'E. P. S. de Nontron, puis à l'E. N. de Guéret ; 1893-1895, Saint-Cloud ; 1895, Professeur E. N. d'Agen ; 1896, Professeur E. N. de Rodez ; 1897, Certificat d'Aptitude à la Direction des E. N. ; 1897-1902, Inspecteur primaire à Châtellerault ; 1902-1910, Direction E. N. Loches ; 1910-1932, Direction E. N. Limoges ; 1911, Docteur en Droit (Université de Paris) ; 1911-1939, Professeur de Droit constitutionnel à l'Ecole de Droit de Limoges ; en 1939, au début de la guerre : pendant quelques semaines Inspecteur d'Académie par intérim de la Haute-Vienne. — 1926, Chevalier de la Légion d'Honneur ; 1955, Officier de la Légion d'Honneur.

Nous avons appris avec regret le décès de deux anciens professeurs de l'École :

**M. LENORMANT**, professeur de Biologie animale à la Sorbonne, qui donna, à plusieurs reprises, des séries de conférences à l'École au cours des dernières années ;

**M. Jean PÉCHER**, Inspecteur général honoraire, professeur de français à l'École de 1923 à 1936, décédé à Paris, le 3 avril dernier ;

et de **Mme PLANTEFOL**, épouse de M. L. Plantefol, de l'Institut, professeur à la Sorbonne et à l'École.

Nous avons le regret d'annoncer le décès de nos camarades **ETCHART**, Directeur honoraire de l'École Normale de Lescar et **OZOUF**, Inspecteur honoraire de la Seine.

Nous prions les familles éprouvées de vouloir bien agréer l'expression déferente de notre respectueuse sympathie.

Nous évoquerons la figure de nos maîtres et de nos camarades dans le prochain Mémorial.